

LE MIRACLE DE LA MONTAGNE CAILLOUTEUSE

Contes folkloriques des
Carpathes verts



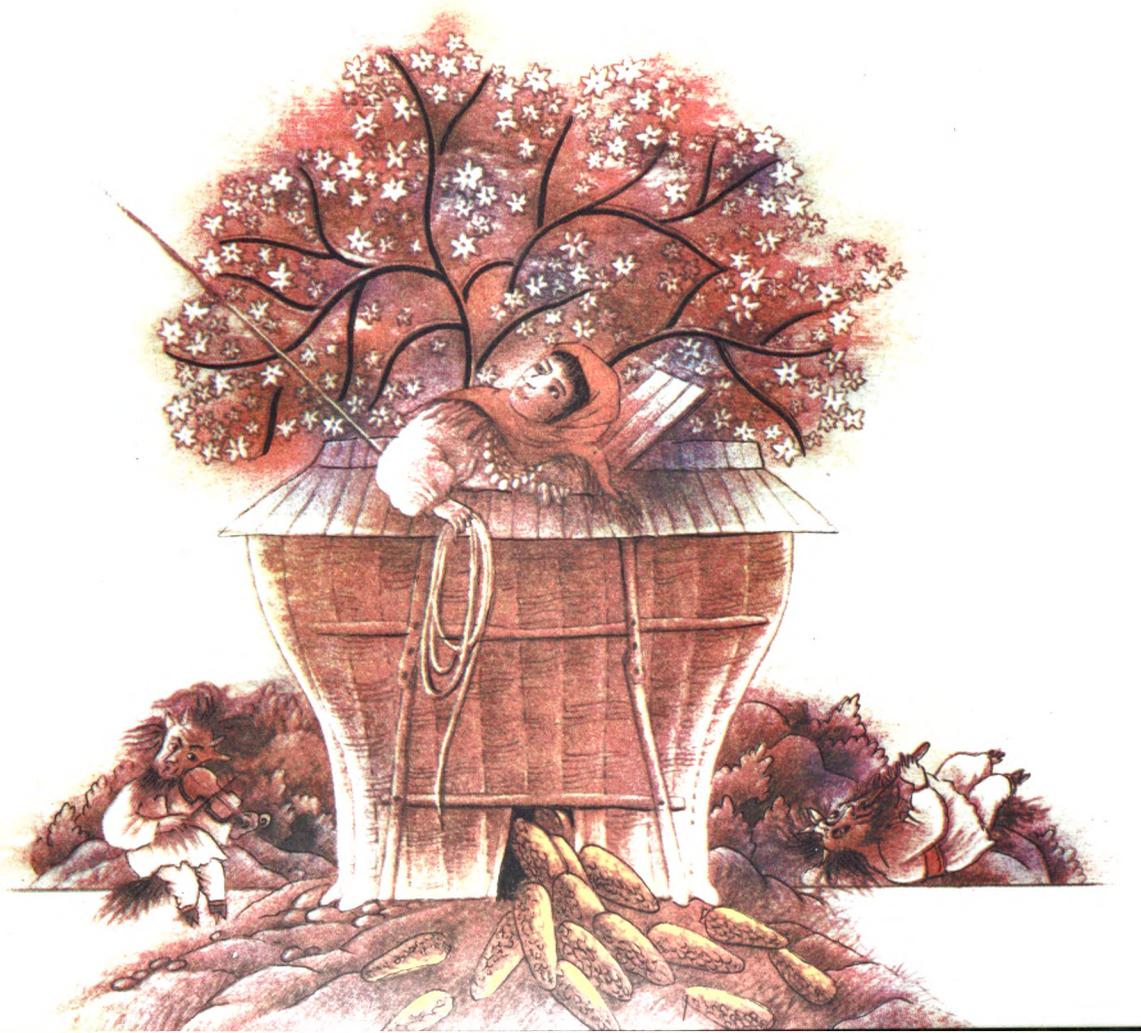
Contes
des Carpathes
verts

LE MIRACLE DE LA MONTAGNE CAILLOUTEUSE

Traduit de l'ukrainien par
IVAN BABYTCH

Illustré par
NADIA PONOMARENKO

Kiev
Editions «Dnipro»
1988



Д 4803010200—248 КУ 9.173.88
M205(04)—88

ISBN 5—308—00232—0

© Traduction française —
Editions «Dnipro», 1988.
C Présentation — Editions
«Dnipro», 1987.



Trois grains en cadeau

Il y avait une fois un grand seigneur qui vivait dans un village. Il possédait tellement de terres labourables, de bois et de prairies, de bétail et d'autres biens que le tsar lui-même l'enviait. Chez lui servait un homme très pauvre qui s'appelait Maxime. Celui-ci habitait une chaumière avec une seule fenêtre. Le vent avait arraché la paille du toit et, quand il pleuvait, l'eau ruisselait sur les murs. Maxime avait une grande famille et il lui était impossible de la nourrir.

Le printemps arriva. Le pauvre devait ensemer son champ, mais il n'avait pas le moindre grain à la maison.

Sa femme était au désespoir et ne cessait de pleurer.

— Les gens ont déjà fini les semailles et notre champ n'est même pas encore labouré. Fais quelque chose, mon homme, car, autrement, nous ne pourrions même pas survivre jusqu'à l'année prochaine.

— Ne t'en fais pas, lui répondit Maxime. Je vais aller chez le seigneur et lui demander de nous prêter un peu de blé. Nous emblaverons notre champ et nous aurons des semences pour l'année suivante.



Trois grains
en cadeau

— Alors, vas-y sans plus tarder.

Maxime alla chez le seigneur. Il s'arrêta sur le seuil de sa maison et dit:

— Mon seigneur et maître, je n'ai pas de quoi ensemer mon lopin de terre. Empruntez-moi un peu de grain afin que mes enfants ne meurent pas de faim.

Le seigneur fit de grands yeux et vociféra:

— Pour avoir quelque chose, il faut travailler!

— Mais je besogne jour et nuit sur vos champs.

— Espèce de fainéant, ne me dis pas de bêtises!

Maxime abaissa la tête et s'en revint à la maison. Il raconta à sa femme comment le seigneur l'avait accueilli.

Le soleil répandait déjà ses rayons généreux. Les oiseaux étaient revenus des pays chauds, la gaieté régnait partout. Mais Maxime et sa femme, assis sur le seuil de leur chaumière, étaient au désespoir, car leurs enfants avaient faim et étaient faibles comme des mouches au printemps.

Soudain, deux hirondelles se posèrent sur la chaumière et se mirent à bâtir leur nid sous le toit. Maxime leur dit:

— Pauvres hirondelles, pourquoi donc faites-vous votre nid sous un toit aussi peu sûr? Dès qu'il se mettra à pleuvoir, vos petits seront noyés.

Mais les hirondelles ne comprenaient pas le langage humain ou, si elles le comprenaient, elles ne le montraient pas. Elles terminèrent leur nid, le tapissèrent de duvet. La mère-hirondelle y pondit des œufs et, bientôt, des oisillons se mirent à y pépier. Il faisait si bon auprès de la chaumière de Maxime que le cœur s'en réjouissait.

Mais, un jour, apparut un serpent épouvantable qui se mit à grimper vers le nid. Les enfants se mirent à crier:

— Papa, il y a un serpent qui veut prendre les oisillons!

Maxime sortit en courant, saisit un bâton et il s'engagea

dans une lutte à mort. Il réussit à frapper le reptile et à lui rompre les vertèbres. Le serpent eut tout juste assez de forces pour ramper jusqu'à un profond ravin où il expira. Auparavant, il avait réussi à avaler trois oiselets et seul le quatrième était resté en vie. Mais, pendant la bagarre, on lui avait blessé une patte.

Maxime prit la petite hirondelle dans sa chaumière. Les enfants la soignèrent et lui donnèrent à manger. Quand l'oiseau put enfin voler, on le remit en liberté pour qu'il pût aller rejoindre ses parents.

L'été passa, l'automne arriva. Les hirondelles s'envolèrent vers les pays chauds. Toute la terre se recouvrit de neige. Puis l'hiver prit fin et les oiseaux revinrent dans leur nid.

La misère avait si bien élu domicile chez Maxime qu'il était déjà impossible de l'en chasser.

Mais une hirondelle cogna à la vitre avec une de ses ailes. Maxime sortit dans la cour et demanda:

— Qu'est-ce que tu veux, cher petit oiseau?

L'hirondelle lui posa un petit grain dans la paume de la main et gazouilla:

— Sème-le devant la porte.

Bientôt, l'hirondelle revint et donna un autre grain.

— Sème-le devant la fenêtre.

L'oiseau s'envola et réapparut bientôt avec un troisième grain.

— Sème-le près de la fontaine.

Maxime remercia chaleureusement l'hirondelle et remplit sa demande. Il sema les trois grains et se mit à attendre la récolte. Le lendemain matin, les enfants se levèrent et sortirent dans la cour pour se chauffer au soleil. Mais ils revinrent bientôt, apeurés au plus haut point.

— Papa, quelque chose de vraiment étonnant a poussé



Trois grains
en cadeau



Trois grains
en cadeau

près de notre maison, quelque chose d'extraordinaire.

— Vous êtes sans doute encore mal réveillés!

— Mais non, papa, regarde toi-même!

Le père sortit dans la cour et y vit trois énormes potirons, un devant le seuil, l'autre devant la fenêtre et le troisième près de la fontaine. Ils étaient déjà mûrs et ils resplendissaient comme le soleil.

Maxime voulut les soulever, mais en vain: il aurait fallu avoir les forces d'un géant.

— Eh, ma femme, allume le poêle, se réjouit l'homme, et prépare-nous de la soupe au potiron pour le dîner!

Après avoir aiguisé un couteau, il fit rouler un potiron dans la chaumière. Quand il le trancha en deux moitiés, il n'en crut pas ses yeux: à l'intérieur se trouvaient du pain blanc, des croissants, du fromage de brebis, de la viande, du saucisson, de la charcuterie, toutes sortes de bonnes choses cuites, rôties, fumées et sucrées. Et puis encore une bouteille de rhum. Maxime posait tout cela sur la table, mais rien ne diminuait dans le potiron.

Quand la famille eut bien mangé, la femme recouvrit le légume magique avec une serviette brodée blanche. Pendant ce temps-là Maxime avait fait rouler le deuxième potiron dans la chaumière. Quand il le trancha en deux moitiés, il trouva à l'intérieur une multitude d'habits, tels que même les plus grands seigneurs n'avaient jamais rien vu de pareil: chemises de soie, souliers flambant neufs, jupes de toutes sortes, colliers de perles et de corail. Il y avait tout ce que pouvaient désirer Maxime, sa femme et ses enfants.

L'épouse pleura même de joie et recouvrit ce légume avec la plus belle de ses nappes.

Maxime fit rouler le troisième potiron dans la chaumière. Il le trancha et y trouva un gros tas de pièces d'or.





Trois grains
en cadeau

Il en remplit tout un coffre et la femme recouvrit ce légume avec un morceau de toile de lin.

— Maintenant, mes petits, vous n'allez plus souffrir de la faim, et moi, je ne vais plus courber l'échine devant cet avare de seigneur! dit joyeusement Maxime.

Il habilla élégamment ses fils et sa femme et, lui-même, il se montra dans le village, vêtu comme un richard et non pas comme un crève-la-faim. Quelques jours plus tard, il se mit à construire une nouvelle maison.

Les gens s'étonnèrent de voir que Maxime, dont la pauvreté était bien connue, fût devenu si riche. Quelqu'un en parla au seigneur. Celui-ci vint chez lui et demanda:

— Dis-moi, d'où provient donc toute cette abondance?

Maxime répondit:

— Je ne suis pas un voleur et je ne fais travailler personne pour moi. Tout cela m'a été apporté par une petite hirondelle.

Et il raconta ce qui lui était arrivé.

Le seigneur écouta Maxime et revint dans son palais. Il était rongé du désir de s'enrichir encore plus. Il accrocha un nid sous une corniche et se mit à attirer les oiseaux. Deux hirondelles se laissèrent bientôt séduire et occupèrent le nid. Après y avoir pondu des œufs, la mère-hirondelle se mit à les couvrir. Quand les oisillons apparurent et après qu'ils eurent un peu grandi, le seigneur se mit à guetter l'arrivée du serpent. Mais celui-ci ne venait pas. Cela affligea fortement le seigneur: les oiselets allaient déjà prendre leur envol et il serait alors difficile de les capturer!

Un jour, il prit une échelle et grimpa jusqu'au nid. A la place du serpent, il tua lui-même les petites hirondelles, sauf une à laquelle il blessa seulement la patte. Il prit l'oisil-

lon boiteux dans son palais et le soigna pendant tout l'été. En automne, il laissa partir l'hirondelle qui s'envola dans les pays chauds.

Après l'automne et l'hiver arriva le printemps. Les oiseaux revinrent des contrées chaudes. Une hirondelle cogna à une vitre du palais.

Le seigneur sortit rapidement dans la cour et demanda:

— Quel cadeau m'as-tu apporté, petite hirondelle?

Elle lui donna trois grains et gazouilla:

— Sème-les devant la porte, devant la fenêtre et près de la fontaine.

— Je te remercie, petite hirondelle. Maintenant, je serai encore plus riche que le tsar!

Trois gros potirons poussèrent dans la cour du seigneur.

Celui-ci prit une hache et trancha l'un d'eux. Il s'en échappa une nuée de sauterelles qui se précipitèrent sur les champs du seigneur et dévorèrent tout ce qui y poussait.

On fendit le deuxième potiron. Il en sortit du feu qui embrasa tout d'abord le palais du seigneur et puis tout le domaine.

On n'eut même pas le loisir d'ouvrir le troisième potiron. Les gens racontent qu'il contient un nid de vipères qui n'en sortiront qu'au cas où le seigneur reviendrait pour rentrer en possession de ses privilèges.

Quant à Maxime, il vécut encore longtemps, sans connaître de soucis.



Le frère- champignon et les sœurs- framboises

Il y a longtemps, très longtemps, un garde forestier et sa femme habitaient une chaumière à l'orée d'une chênaie. Ils avaient trois filles ressemblant à des fleurs printanières et un fils aux yeux noirs. L'amour et la concorde régnaient dans la famille. Le garde forestier était un homme gai et son épouse s'épanouissait auprès de ses enfants.

Dans la forêt, le malheur ne grimpe pas aux arbres mais se glisse furtivement jusqu'aux hommes par tous les sentiers. Il rendit également visite à cette famille. Le garde forestier tomba gravement malade. La mort se mit à assiéger la chaumière et il n'y avait aucun moyen de s'en débarrasser.

Le garde forestier fit venir ses enfants et leur dit:

— Il ne me sera plus donné de fouler l'herbe ici-bas. Je m'en vais. N'oubliez jamais que la concorde et la santé sont les meilleures richesses. Aimez-vous les uns les autres et ne vous querellez pas...

Le pauvre homme rendit bientôt l'âme. Sa femme l'enterra et resta sans aucun moyen de subsistance. Elle pleu-

rait amèrement et se demandait ce qu'elle allait faire avec ses enfants.

Les petites filles la consolèrent:

— Ne t'en fais pas, maman. Nous ne mourrons pas de faim. Nous irons dans la forêt pour y ramasser des champignons et pour y cueillir des fraises, des mûres et des framboises.

Les journées passaient dans la tristesse et dans les larmes. La femme du garde forestier en tomba également très malade. Elle fit venir ses enfants et leur dit:

— Quand je vous aurai quittés, n'allez pas loin dans la forêt, car là-bas vit la Baba-Zliouka, méchante comme une vipère. Elle capture les petites filles.

— Bien, maman, nous ne nous aventurerons pas loin.

La femme du garde forestier mourut. Les orphelins la pleurèrent longuement. Puis le fils se confectionna un arc pour faire la chasse au gibier alors que les fillettes allaient cueillir des fraises, des mûres et des framboises. Les gens les appelèrent sœurs-framboises et frère-champignon.

Les printemps et les hivers passaient. Les enfants grandissaient. Les sœurs-framboises étaient devenues si belles qu'il est impossible ni de le raconter, ni de le décrire, ni de le peindre. Quant au frère-champignon, il se transforma en un si beau jeune homme que les oiseaux se mettaient à chanter sur son passage.

La Baba-Zliouka guettait les sœurs-framboises nuit et jour et ne les quittait pas des yeux. Elle se demandait comment les attirer dans un traquenard. Et elle l'aurait fait si le père Murmure-de-la-Forêt qui aimait les jeunes filles ne les avait pas averties:

— N'allez pas dans les buissons épais. Souvenez-vous de ce que votre mère vous a dit avant de mourir.



Le frère-champignon et
les sœurs-framboises



Le frère-champignon et
les sœurs-framboises

Elles tinrent compte de cet avertissement. Mais, une fois, elles ne purent pas remplir leurs paniers de fraises à l'orée de la chênaie. Elles voulaient déjà revenir à la maison. Mais la Baba-Zliouka était rusée: elle déploya tous ses charmes maléfiques et de belles fraises se mirent à rougir dans l'herbe. Les sœurs se réjouirent tellement que leurs joues prirent la couleur du carmin. Elles cueillaient les fraises sans cesser de parler entre elles:

— Nous en aurons pour trois jours.

— Comme notre frère-champignon sera content!

— Nous en vendrons un peu et nous pourrons nous acheter des fichus blancs!

Elles ne s'aperçurent même pas qu'elles s'étaient enfoncées loin dans la chênaie.

Le père Murmure-de-la-Forêt ne cessait d'avertir les sœurs:

— Revenez en arrière, mes petites, car un grand danger vous guette!

Mais les jeunes filles étaient si absorbées par la cueillette qu'elles n'entendaient même pas la voix de leur protecteur.

Soudain, la Baba-Zliouka surgit de dessous une souche, saisit la sœur aînée et s'enfuit avec elle à travers les fourrés.

— Oh, quel malheur! Où es-tu, petite sœur? s'écrièrent les jeunes filles restantes.

Mais personne ne leur répondit.

Le frère-champignon, qui était à la chasse non loin de là, entendit leurs cris et accourut à l'aide. Il appela sa sœur-framboise, chercha la Baba-Zliouka, mais en vain. Seule une bichette apparut dans une clairière, les regarda de ses yeux tristes et disparut dans les profondeurs de la forêt. Les sœurs-framboises et le frère-champignon

se mirent à pleurer et revinrent tristement à la maison.

Des jours et des mois passèrent. Le malheur commençait à s'oublier. Les jeunes filles allaient de nouveau cueillir des fraises, des mûres et des framboises dans la forêt. La Baba-Zliouka les guettait et ne les quittait pas des yeux. Une fois, les jeunes filles avaient cherché des agarics à l'orée de la chênaie et elles n'en avaient pas trouvé un seul: la Baba-Zliouka les avait recouverts d'un épais tapis d'herbe. Quand les jeunes filles voulurent rentrer à la maison, le sol devant elles se couvrit de champignons.

Le père Murmure-de-la-Forêt se mit à les avertir:

— Mes petites, prenez garde à ces agarics, ils vous apporteront un malheur.

Mais les sœurs ne voulaient pas abandonner un endroit si riche en champignons. Elles avaient à peine le temps de cueillir un agaric que deux autres les attendaient déjà. Les sœurs-framboises ne s'aperçurent même pas qu'elles avaient pénétré dans les fourrés. Les paniers étaient déjà pleins, mais elles continuaient la cueillette.

— Nous pourrions même en faire sécher pour l'hiver ! dit la deuxième des cadettes.

— Si notre sœur-framboise aînée était ici, elle se serait aussi réjouie...

A peine la cadette eut-elle prononcé ces paroles que la Baba-Zliouka surgit de dessous une souche, saisit la deuxième des sœurs-framboises et s'enfuit avec elle dans les fourrés.

Depuis la pénombre on entendit un appel:

— Eh, sœur-framboise et frère-champignon, au secours!

La cadette se mit à sangloter si fort que les oiseaux cessèrent leur gazouillis et les feuilles, leur bruissement. Le frère-champignon, qui chassait non loin de là, entendit ces



Le frère-champignon et
les sœurs-framboises



Le frère-champignon et
les sœurs-framboises

pleurs et accourut à la rescousse. Mais il était déjà trop tard: la Baba-Zliouka semblait s'être effondrée sous terre. Il n'y avait plus personne alentour, seules deux bichettes apparurent dans une clairière et regardèrent la sœur-framboise et le frère-champignon avec des yeux pleins de tristesse. Puis elles disparurent dans les profondeurs de la forêt.

La sœur et le frère éplorés revinrent à la maison.

Une année entière passa. Un jour, le frère-champignon s'aventura loin dans la forêt à la recherche de gibier. La Baba-Zliouka avait si bien embrouillé les sentiers que le jeune homme ne pouvait pas trouver le chemin du retour. Pendant ce temps, la sœur-framboise avait préparé le repas de midi et elle attendait son frère. Mais celui-ci ne revenait pas. La jeune fille pénétra alors dans la chênaie et se mit à appeler:

— Frère-champignon, où es-tu?

Ce fut le père Murmure-de-la-Forêt qui lui répondit:

— Ton frère va bientôt revenir. Va dans la chaumière, ma petite, car la Baba-Zliouka te guette.

Mais la cadette n'obéit pas et continua à appeler. Soudain, la sorcière bondit de derrière une souche, saisit la jeune fille et l'emporta dans les fourrés. La prisonnière pleurait et criait:

— Frère-champignon, au secours!

Le frère l'entendit et accourut, mais trop tard. La Baba-Zliouka avait disparu tel un mirage.

Le jeune homme était au désespoir. Il appela sa sœur-framboise mais personne ne répondit. Seules trois bichettes traversèrent une clairière et leurs regards étaient si tristes que c'était à en fendre le cœur.

La chaumière du frère-champignon devint encore plus vide. Après s'être lamenté, le jeune homme décida





Le frère-champignon et
les sœurs-framboises

d'aller dans la chênaie, à la recherche de ses sœurs.

Le père Murmure-de-la-Forêt se pencha vers lui et lui dit à l'oreille:

— N'y va pas, car tu n'en reviendras pas. J'ai dit la même chose à tes sœurs-framboises, mais elles ne m'ont pas écouté...

— Je serais heureux de vous obéir, mais mon cœur ne peut pas s'y résoudre. Je vais y aller!

Le père Murmure-de-la-Forêt ajouta après avoir réfléchi:

— Du moment que tu aimes tellement tes sœurs-framboises, je vais t'aider. Ecoute ce que je vais te dire. Va jusqu'à la croisée des chemins. Là-bas, dirige-toi vers les fourrés les plus sombres et marche toute la journée entre les racines. Tu arriveras jusqu'à une petite chaumière qui se trouve sur la souche d'un grand chêne. Là-bas habite une très vieille femme aussi ancienne que le monde. C'est ma sœur l'Endormeuse. Elle te recevra, te donnera à manger et te fera passer la nuit chez elle. Mais ne mange pas, ne bois pas et ne dors pas car, autrement, tu oublieras tout et tu deviendras son fils pour l'éternité. Plus loin, tu sauras bien que faire...

Après avoir remercié pour ce conseil, le frère-champignon se mit en route.

Pendant toute la journée, il se fraya un passage entre les racines et, le soir, il arriva devant une chaumière.

— Eh, est-ce qu'il y a quelqu'un ici? Permettez-moi de passer la nuit chez vous.

La mère l'Endormeuse sortit de la chaumière. Le jeune homme s'inclina poliment devant elle et la vieille le salua également.

Le frère-champignon entra dans la maisonnette, s'assit sur un banc et reprit son souffle.

La mère l'Endormeuse prépara le souper.

— Jeune homme, assieds-toi donc à table...

— Merci, grand-mère, je n'ai pas faim.

En disant cela, il avala sa salive.

La mère l'Endormeuse prépara un lit et proposa:

— Couche-toi donc, jeune homme! Repose-toi après une journée si fatigante...

— Merci, grand-mère, je vais rester assis ici, car je n'ai pas envie de dormir.

A vrai dire, il lui semblait qu'on avait jeté des cendres dans ses yeux.

La mère l'Endormeuse ne cessait de le persuader d'aller au lit, mais lui, il restait assis sans mot dire. La vieille femme lui dit alors:

— Je vois que tu es un bon jeune homme et le frère fidèle de tes sœurs-framboises. Je vais te dire comment les trouver. Dans trois jours et trois nuits, tu arriveras chez la Baba-Zliouka avant le lever du soleil. Mais n'entre pas dans sa chaumière et cache-toi dans les buissons devant la fenêtre. L'après-midi, la sorcière ouvrira les cages avec les chevreuils. Quand trois bichettes sortiront d'une cage, ce seront tes sœurs. Elles se mettront à paître. La Baba-Zliouka reviendra à la maison. Tire sur les bichettes avec ton arc. Tu dois les atteindre toutes les trois pour qu'elles redeviennent jeunes filles. Prends-les ensuite par la main et enfuyez-vous. Pour t'aider, je vais te donner ces champignons séchés enfilés sur un fil. Quand tu auras faim, manges-en un et tu seras rassasié pendant toute la journée. Prends encore cette aiguille, cette pelote et cette bouteille. Tout cela te sera utile.

Le frère-champignon remercia la vieille femme et se dirigea vers le couchant.

Il marcha longuement. Enfin, il arriva devant la chau-



Le frère-champignon et
les sœurs-framboises



Le frère-champignon et
les sœurs-framboises

mière de la Baba-Zliouka. Il se cacha derrière un buisson et se mit à regarder par la fenêtre. La sorcière était en train de faire la cuisine. Des odeurs appétissantes parvenaient jusqu'aux narines du jeune homme qui se retint à grand-peine pour ne pas entrer dans la chaumière et y demander à manger. Mais il se souvint des champignons séchés, en mangea un et ce fut comme s'il avait léché du miel.

L'après-midi, la Baba-Zliouka sortit dans la cour et se mit à ouvrir des cages. De l'une d'elles sortirent deux chevreuils, de l'autre, quatre, de la troisième, un seul. Les chevreuils s'étaient dispersés dans la forêt. Le jeune homme attendait avec impatience. La sorcière ouvrit encore une cage et il en sortit trois bichettes. Elles ne coururent pas dans la forêt mais s'immobilisèrent dans l'herbe, regardant tristement du côté de leur frère-champignon.

Quand la Baba-Zliouka s'en alla faire la vaisselle, le frère-champignon ajusta son arc, visa et tira en direction de la plus proche des bichettes. Celle-ci fit un bond et se transforma en l'aînée des sœurs-framboises. Le jeune homme visa de nouveau et atteignit une autre bichette avec sa flèche. L'animal s'affaissa sur ses pattes de devant et redevint la deuxième des sœurs-framboises. Enfin, vola la troisième flèche. La dernière des bichettes abaissa la tête et prit la forme de la cadette des sœurs-framboises.

Le frère-champignon accourut vers les jeunes filles, belles comme le soleil. Ils ne se lassaient pas de se regarder les uns les autres. Mais le père Murmure-de-la-Forêt se pencha vers eux et chuchota :

— Sauvez-vous d'ici!... En vitesse!...

Le frère-champignon et les sœurs-framboises se mirent à courir par la forêt à en perdre haleine.

La Baba-Zliouka, après avoir fait la vaisselle, sortit dans la cour. Elle se mit à compter les chevreuils et elle

frémit de colère: les trois bichettes avaient disparu! Elle se lança à leur poursuite. Elle courait si fort que la terre en tremblait. Les fuyards entendirent ses pas et s'effrayèrent tellement qu'ils eurent les jambes molles. Le père Murmure-de-la-Forêt chuchota alors au jeune homme:

— Jette l'aiguille!

Le frère-champignon lança l'aiguille derrière lui et à cet endroit poussa soudain une forêt dense comme une muraille. Impossible de passer à travers elle! Mais la Baba-Zliouka possédait trois cognées: une en bois, l'autre en verre et la troisième en acier. Elle prit la cognée en bois et se mit à frapper sur les troncs avec une force telle que l'instrument vola en éclats. La sorcière prit alors la cognée de verre et se mit à la brandir avec un tel acharnement que l'outil se brisa en mille morceaux. Alors entra en action la cognée d'acier. Pendant que la Baba-Zliouka était en train de se frayer un passage, les fuyards avaient déjà disparu à l'horizon. La sorcière, la langue pendue, se mit à voler à leur poursuite comme la tempête.

— Je vous rattraperai! s'écria-t-elle.

Et elle les aurait rejoints si le père Murmure-de-la-Forêt n'avait chuchoté au jeune homme:

— Jette la bobine!

Le frère-champignon obéit et derrière lui poussa une montagne atteignant le ciel.

La Baba-Zliouka avait pris avec elle trois pioches: l'une en bois, l'autre en verre et la troisième en acier. Elle saisit la pioche en bois et se mit à travailler avec un acharnement tel que l'instrument vola en éclats. Elle prit alors la pioche de verre et s'enfonça dans la montagne jusqu'à ce qu'elle rencontra une pierre très dure sur laquelle l'outil se brisa en mille morceaux. La sorcière saisit alors la pioche d'acier et réussit à se frayer un passage à travers la montagne.



Le frère-champignon et
les sœurs-framboises

— Je vous rattraperai! s'écria-t-elle et elle se mit à voler comme le vent.

Les sœurs-framboises étaient si fatiguées qu'elles pouvaient à peine traîner les jambes. La Baba-Zliouka était déjà tout proche et s'apprêtait à se jeter sur elles. Le père Murmure-de-la-Forêt chuchota au jeune homme:

— Lance la bouteille.

Le frère-champignon jeta la bouteille derrière lui. Il s'en écoula tellement d'eau qu'en un clin d'œil il se forma un lac immense. La Baba-Zliouka se mit à le boire. Elle engloutit toute l'eau jusqu'à la dernière goutte. Elle se gonfla comme une montagne, tomba dans un marais et y éclata.

Les sœurs-framboises et le frère-champignon arrivèrent à la maison sans encombres.

Là-dessus se termine notre conte.





La rose blanche

Il y avait une fois un fermier qui vivait avec ses trois filles. Un jour, il décida d'aller à la foire. Ses filles se mirent à lui demander de leur acheter des cadeaux.

— Papa, je veux un collier, dit l'aînée.

— Et moi, une bague, dit la deuxième.

La cadette se taisait.

— Et toi, qu'est-ce que tu désires, ma petite? demanda le père.

— Achetez-moi une rose blanche.

Le fermier s'en alla à la foire. Il y fit de bonnes affaires et ne ménagea pas l'argent pour le collier et pour la bague. Mais il ne put trouver nulle part le cadeau pour la cadette car personne ne vendait de roses blanches. Il revenait à la maison de mauvaise humeur.

Il resta tout triste sur son chariot. Une vieille femme s'approcha de lui et demanda:

— Pourquoi donc es-tu si triste?

— Comment ne pas être triste si ma cadette m'a demandé de lui acheter une rose blanche et si je n'ai pas pu en trouver à la foire?



La rose blanche

La vieille femme lui dit:

— Descends du chariot et suis-moi.

Elle le mena jusqu'à une porte cochère et disparut. La porte s'empara du bâton du fermier et s'ouvrit. L'homme passa jusqu'à une deuxième porte cochère. Celle-ci lui ôta son chapeau et s'ouvrit également. Au-delà de la troisième porte cochère, le fermier s'arrêta devant un parterre avec des fleurs magnifiques qu'il n'avait encore jamais vues. Parmi elles s'épanouissaient des roses blanches.

— Oh, quelle beauté! Comme ma petite sera heureuse! se dit le fermier.

Il se pencha et cueillit une fleur. Mais quelqu'un lui saisit la main et ne la lâchait pas. Il y regarda de plus près et vit un monstre.

— Lâche ma main ou bien je vais te montrer de quel bois je me chauffe!

— Ne crie pas. C'est d'aucune utilité! lui répondit le monstre.

— Mais pourquoi donc t'es-tu accroché à moi comme un ivrogne à la haie ?

— Sois raisonnable, continua le monstre. Jure-moi que la jeune fille pour laquelle tu as cueilli la rose blanche viendra me voir demain. Dans le cas contraire, je ne te lâcherai pas et je te tiendrai pour toute l'éternité alors que ta fille mourra dans trois jours.

Devant ces deux malheurs qui l'attendaient, le fermier dut accepter:

— Je te jure qu'elle viendra!...

Le monstre lâcha la main. Le fermier s'en alla à la maison, distribua les cadeaux à ses filles, mais lui-même restait plus sombre que la nuit. Comment pourrait-il donner au monstre son enfant la plus chère?



La rose blanche

— Papa, pourquoi donc es-tu si triste? demandèrent les filles.

— Comment pourrais-je être gai si j'ai juré de mener demain ma cadette chez le monstre qui m'a donné cette rose blanche?

— Je n'ai pas peur de lui, papa. Demain, nous irons le voir, dit la jeune fille.

Le lendemain matin, le fermier mena sa cadette jusqu'à la sinistre porte cochère qui s'ouvrit d'elle-même.

Il n'y avait déjà plus de parterre mais un escalier menant dans une pièce bien meublée. Au milieu se trouvait une table chargée de mets. La jeune fille, bien qu'ayant faim, ne toucha à rien. Elle s'assit sur une chaise et se mit à attendre.



La rose blanche

Soudain, un vieillard barbu au nez crochu apparut sur le seuil. Il était si laid et si repoussant qu'il était difficile de le regarder. Il se plaça devant la jeune fille et demanda:

— Est-ce que tu peux m'aimer?

La jeune fille détourna la tête et répondit:

— Non!

Le vieillard s'affligea et sortit. Le lendemain soir, il arriva de nouveau en boitant, encore plus laid que la fois précédente.

— Est-ce que tu peux m'aimer?

— Non! répondit la jeune fille.

Le soir du troisième jour, le vieillard ne se fit pas attendre. Il s'immobilisa sur le seuil, triste comme la mort, et il se mit à demander:

— Aime-moi donc, jeune fille, magnifique jeune fille...

Elle se taisait. Le vieillard attendait. Des larmes coulaient les unes après les autres sur sa longue barbe blanche.

La jeune fille se tourna vers lui et dit à voix basse:

— Je peux t'aimer...

Au même instant, le vieillard se transforma en un pigeon blanc.

L'oiseau se posa sur l'épaule de la jeune fille. Il connaissait le langage humain. Il parla de son bonheur et il remercia la jeune fille de l'avoir aimé. Ils étaient tous deux très heureux.

Puis la jeune fille dit à l'oiseau:

— Je veux revoir mes sœurs et mon père. Laisse-moi m'en aller, petit pigeon.

Celui-ci répondit:

— Je te laisse partir, mais tu dois revenir exactement au moment où le soleil se trouvera à un pouce du couchant. Si tu m'abandonnes, il m'arrivera un grand malheur. Je





La rose blanche

vais te donner une fleur. Si elle se fane, cela signifiera que je ne suis plus en vie.

— Je reviendrai, petit pigeon! promit la jeune fille.
L'oiseau ajouta:

— Il peut arriver que tu me trouves déjà inanimé. Ne crains rien et ne pleure pas. Pique-toi l'auriculaire avec une aiguille et fais tomber une goutte de sang sur mon front, au-dessus de l'œil droit.

La jeune fille flatta le pigeon, prit la fleur et s'en alla à la maison.

Les sœurs se réjouirent de la voir vivante et gaie et elles s'étonnèrent au plus haut point en apprenant que son mari était un pigeon. La cadette, après avoir rendu visite à sa famille, se prépara au retour. Mais ses sœurs ne voulaient pas la laisser partir et lui demandaient de rester encore un peu.

Des nuages sombres avaient recouvert tout le ciel et cachaient le soleil. La jeune fille ne savait pas quelle heure il était et quand il lui faudrait partir. Elle ne se mit en route qu'au crépuscule. La fleur qu'elle tenait dans la main s'était fanée. Les arbres murmuraient:

— Pourquoi donc as-tu trompé le pigeon? Il est mort de chagrin à cause de toi...

Les hirondelles la survolaient et trissaient:

— Le pigeon est mort de chagrin à cause de toi!...

Et le ruisseau gazouillait tristement:

— Il est mort... Il est mort...

La jeune fille entra dans la pièce en courant. Le pigeon ne se percha pas sur son épaule. Il gisait sur l'appui de la fenêtre.

— Il a guetté mon retour, se dit-elle. Il a attendu, mais en vain.

La jeune fille prit une aiguille et se piqua l'auriculaire.

Une gouttelette de sang tomba sur le front de l'oiseau tout près de l'œil droit. A ce même instant, apparut un très beau jeune homme. Il se tenait tel un sycomore, gai comme le soleil. Il pressa la jeune fille contre sa poitrine et lui dit:

— Tu as vaincu les sortilèges d'une méchante sorcière et tu m'as sauvé de la mort. Sois donc mon épouse!

La jeune fille lui tendit la main et répondit:

— Allons chez papa pour qu'il nous donne sa bénédiction.

Ils partirent. Le père et les sœurs se réjouirent comme des enfants. Il y eut une noce telle qu'on en avait encore jamais vue dans la contrée.

Les jeunes mariés se mirent à vivre comme deux tourtereaux. Ils ne se disputaient jamais. Peut-être sont-ils encore en vie s'ils ne sont pas morts.





Trompe-la-Mort

On avait donné ce sobriquet de Trompe-la-Mort à Vassyl, un paysan très pauvre. Il avait une pleine maisonnée d'enfants: dix en tout. Il lui était difficile de les nourrir et encore plus difficile de les habiller. Pour l'hiver, il leur avait acheté une seule paire de postolys *. L'un des enfants la mettait, sortait dans la cour, y jouait et revenait dans la chaumière afin de permettre à un autre de se chausser... Ainsi les postolys étaient-elles utilisées pendant toute la journée.

Vassyl Trompe-la-Mort était toujours affamé et en guenilles.

Une fois, il alla dans la forêt pour y trouver un bâton. Pendant toute la journée, il avait essouché un terrain et il était si fatigué qu'il traînait à peine la jambe. Il s'assit sur la souche d'un chêne pour se reposer, cracha de dépit et prononça:

— Eh, à tous les diables une vie pareille! Mieux vaudrait que la mort arrive! Elle s'est sans doute fourvoyée quelque part et m'a complètement oublié!

* Postolys: espadrilles tissées en tulle.

— Je suis déjà ici, Vassyl! entendit-il une voix rauque et sénile, et quelqu'un posa une main froide et osseuse sur son épaule.

L'homme releva la tête et vit la Mort. Il s'effraya à un tel point qu'il faillit en avaler sa langue.

— Pourquoi donc m'as-tu appelée? lui demanda la Mort.

Vassyl lui raconta sa triste histoire.

— Je ne veux plus vivre. A quoi bon une telle existence?

— Eh non, Vassyl, tu n'as pas le droit de mourir. Tu as toute une ribambelle d'enfants. Qui est-ce qui les nourrira? Deviens mon ami et je t'aiderai à sortir de la misère.

— D'accord.

— Je vais faire de toi un docteur. Tu iras par les villages et tu soigneras les souffrants. On te donnera de l'argent.

— Mais comment puis-je me faire docteur? Je suis aussi incompetent dans les médicaments qu'un âne dans la Bible!

— Tu n'as pas besoin d'y comprendre quelque chose, répliqua la Mort. Souviens-toi d'une seule chose: je serai avec toi. Mais personne ne me verra, à part toi. Si je me place près de la tête du malade, fais trois fois le tour du lit et dit au patient: «Hélas, mon cher, je ne puis rien faire pour vous, il va vous falloir rendre l'âme». Mais si je me place auprès des pieds, écris-toi gaiement: «Oh, je vais te rendre la santé! Tu vas encore vivre pendant longtemps!»

Vassyl regarda la Mort avec défiance:

— Je sais bien quelle amie tu es! A la première occasion, tu m'abandonneras comme un chiffon sur une haie!

— Je te jure que non! dit la Mort en levant devant la vieille souche de chêne un bras sec comme un sarment.



Trompe-la-Mort

Le lendemain, Vassyl prit un gros bâton noueux et se rendit chez un malade qui avait déjà la mort entre les dents.

— Je suis docteur, dit-il à l'épouse et aux enfants du moribond qui étaient assis sur un banc, inondés de larmes. Sortez d'ici afin de ne pas me gêner.

Quand tout le monde eut quitté la pièce, Vassyl releva les yeux: la Mort se trouvait auprès de la tête du pauvre homme.

Le faux docteur prit alors son bâton à deux mains et asséna à sa complice un tel coup qu'on sembla entendre le tonnerre.

— Pourquoi, la Faucheuse, t'es-tu placée auprès de la tête de cet homme? Tu ne vois donc pas qu'il a aussi beaucoup d'enfants? Eh bien, place-toi vite là où il le faut!...

La Mort obéit sans mot dire et s'assit docilement aux pieds du malade.

Vassyl ausculta celui-ci et dit:

— Dans trois jours tu pourras déjà aller dans les champs.

Il en fut bien ainsi: trois jours plus tard, le paysan était déjà occupé à labourer et à semer son lopin de terre.

Quant à Vassyl, il se mit à rendre visite aux autres malades. La Mort ne se plaçait plus auprès de la tête des patients. Elle craignait de recevoir des coups de bâton. Désormais, la porte de la chaumière de Trompe-la-Mort ne se ferma plus: les gens de tous les villages alentour venaient lui demander secours. Et on ne le laissait pas partir les mains vides: on lui offrait toutes sortes de cadeaux et on le remerciait pour l'aide apportée.

La Mort allait à ses côtés et ne faisait que renâcler. Une telle amitié ne lui plaisait pas du tout, mais elle avait prêté



Trompe-la-Mort





Trompe-la-Mort

serment devant la souche du vieux chêne! Un jour, elle dit à l'homme:

— Nous sommes amis depuis plusieurs années et tu ne m'as pas encore invitée chez toi une seule fois.

— Eh bien, viens dimanche prochain, répondit Vassyl.

— Entendu! dit la Mort en se réjouissant.

Le dimanche, la Mort mit une chemise blanche et, clopin-clopant, elle se rendit jusqu'à la chaumière de son ami. Elle y passa le temps en mangeant, en s'amusant et en chantant. Le maître de la maison lui montra ses biens et la ribambelle d'enfants qui grandissaient maintenant sans connaître ni la faim, ni la misère. Puis il demanda:

— Et quand m'inviteras-tu chez toi?

— Viens dimanche prochain à l'endroit où nous nous sommes rencontrés pour la première fois.

— Entendu.

Trompe-la-Mort mit un nouvel habit, un chapeau de paille et des postolys toutes neuves et s'en alla rendre visite à la Mort. Celle-ci l'attendait déjà auprès de la souche du vieux chêne. De là-bas, elle mena l'homme dans son palais. Ils passèrent par de sombres forêts, de profonds ravins, des marais fangeux. Ils sautèrent par-dessus des gouffres et des abîmes sans fond. Enfin, ils arrivèrent devant un château blanc comme neige.

— C'est mon palais! dit la Mort avec orgueil.

A l'intérieur, il y avait beaucoup d'hôtes: des rois, des princes, des ministres. Leurs visages étaient comme saupoudrés de farine, leurs yeux brillaient comme des lanternes. Les hôtes mangeaient, buvaient, chantaient et gambadaient comme des capris.

— Des propres à rien! dit Vassyl. Il n'y a même pas qui regarder. Montre-moi donc tes biens!

La Mort le mena par le palais. Il fut permis à Vassyl

d'entrer dans chaque pièce sauf une. L'homme se mit en colère.

— Ouvre cette porte! dit Vassyl qui regretta de ne pas avoir pris son bâton nouveau.

— C'est impossible!

— Impossible? A moi? A qui as-tu donc prêté serment devant la souche du vieux chêne? Ouvre la porte de bon gré, car, autrement, je vais faire du tapage.

Que restait-il à faire face à un ami si coléreux? La serrure grinça et ils entrèrent dans une salle immense. Vassyl en ouvrit la bouche de surprise. Là-bas brûlaient des milliers de bougies, grandes et petites. Certaines venaient seulement d'être allumées, d'autres se consumaient déjà.

— Qu'est-ce que c'est que ça? demanda Trompe-la-Mort.

— Ce sont les bougies de tous les vivants.

— Et la mienne aussi se trouve ici?

— Mais oui.

— C'est laquelle?

— Celle qui est en train de se consumer, répondit la Mort.

— Et quand elle s'éteindra, qu'est-ce qui m'arrivera? demanda Vassyl.

— Alors, tu mourras.

Vassyl se fit triste. Puis il donna un coup de coude à la Mort et lui demanda:

— Sois assez aimable de bien vouloir remplacer ce bout de chandelle par une grande bougie.

— Pour rien au monde je ne pourrais le faire! dit la Mort avec colère. Celui qui est né doit mourir. Tout doit se faire en son temps.

L'homme revint à la maison, pâle et affligé. Sa femme était avec lui aux petits soins comme auprès d'un malade.



Trompe-la-Mort

Vassyl se tut pendant longtemps, puis il raconta son aventure.

— Ma bougie est en train de se consumer.

— Mais n'est-il pas possible de la remplacer? demanda sa femme à travers les sanglots.

— Je l'ai demandé, mais la Mort ne veut rien entendre. La femme se mit à sangloter de plus beau.

— Ne te ronge pas les sangs, ma chère. Je ne crains pas la Mort. Je saurai bien trouver un subterfuge.

Pendant trois jours et trois nuits Vassyl ne ferma pas l'œil et ne prit rien dans la bouche. Il ne cessait de réfléchir. Enfin, il se leva, retroussa ses manches et se mit au travail. Il se confectionna un lit peu ordinaire qui pouvait pivoter sur place.

Quand il se sentit très faible, il se coucha sur ce lit astucieux. La Mort se plaça près de sa tête. « Tu es déjà là, la Faucheuse! » pensa Vassyl et il fit pivoter le lit. La Mort se retrouva aux pieds de Trompe-la-Mort. Elle y resta pendant quelques instants et revint vers la tête. Vassyl fit de nouveau pivoter le lit.

La Mort se mit à lui demander:

— Meurs donc, Vassyl, car ton heure est venue. Les gens vont se moquer de moi.

— Je ne suis pas si bête ! Je passerai à trépas quand je le voudrai ! Va à tous les diables et ne me tracasse pas!

— Eh bien, je ne viendrai plus chez toi !... dit la Mort avec offense et elle quitta la chaumière.

Vassyl Trompe-la-Mort resta vivant et en bonne santé. Il parcourt sans doute encore nos villages et rend service aux gens.



**Pour compenser
trois galettes**

Il y avait une fois un homme et une femme. Ils étaient très pauvres. L'homme allait travailler chez le seigneur et il recevait ainsi quelques monnaies. Une fois, il dit à sa femme:

— Demain, je vais abattre des arbres. Prépare-moi à manger dans ma musette afin que je puisse me restaurer là-bas. Le travail est des plus fatigants: il faut sans cesse brandir la cognée et la hie.

Sa femme fit cuire trois galettes et les mit dans la musette. L'homme arriva dans la forêt alors qu'il faisait encore nuit. Il travailla d'arrache-pied jusqu'à l'aube et sentit qu'il avait faim. Il prit sa musette et y fourra la main, mais il n'y trouva rien.

— C'est sans doute ma femme qui a oublié d'y mettre les galettes, pensa-t-il et il se remit au travail.

Il abattit des arbres pendant toute la journée, les débita et les mit en tas. Il avait tellement faim qu'il en était devenu comme transparent. Le soir, il revint à grand-peine à la maison.

Pendant ce temps, le diablotin Antipko était assis sur



Pour compenser
trois galettes

une souche et se gavait goulûment. Un diable s'approcha de lui et demanda:

— Qu'est-ce que tu fais ici?

— Je mange.

— Quoi donc?

— Des galettes.

— Où les as-tu prises?

— Je les ai chipées.

— A qui ?

— Au pauvre bûcheron qui a abattu les arbres ici.

Le vieux diable se mit en colère. Il prit Antipko par l'oreille et s'écria :

— Je t'ai envoyé pour faire des larcins non pas chez les pauvres, mais chez les richards !...

— C'était là mon intention et ce n'est pas de ma faute si j'ai rencontré ce pauvre en cours de route, répondit Antipko.

— Ce n'est pas de ta faute? Tu as encore le culot de mentir ! Va chez ce bûcheron et, pour compenser ces galettes, tu devras lui servir pendant trois ans !

Antipko fit une grimace, pleura un peu et cessa, car il connaissait bien le vieux diable: s'il avait ordonné quelque chose, il fallait s'y plier. Il ne restait plus qu'à aller servir chez ce pauvre. Antipko se transforma en jeune homme, alla chez le bûcheron, s'arrêta sur le seuil et s'inclina.

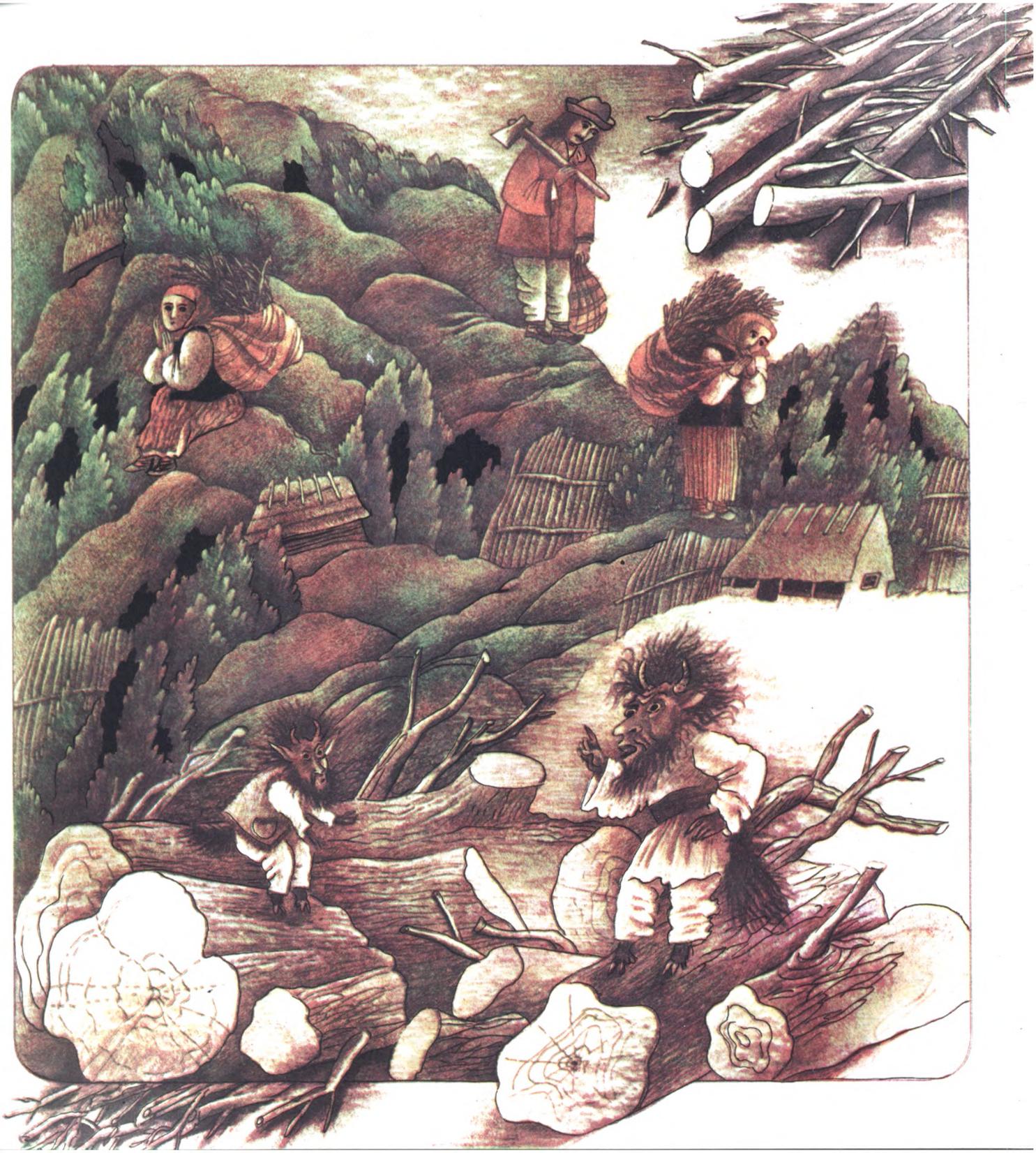
— Qu'est-ce que tu veux, jeune homme?

— Je suis venu pour entrer à votre service.

Le bûcheron ouvrit tout grand les yeux d'étonnement.

— Chez moi ? Va à tous les diables ! Je n'ai pas moi-même de quoi manger !

— C'est le diable en personne qui m'a envoyé chez vous. Je mangerai la même chose que vous.





Pour compenser
trois galettes

Le jeune homme continuait à se tenir sur le seuil et sou-
riaient. Le bûcheron se fit plus aimable.

— Mais je n'ai même pas de quoi m'habiller moi-
même.

— Je porterai ce que j'ai sur moi.

L'homme fit un geste d'indécision.

— Mais qui donc m'a envoyé un pareil type pour mon
malheur ?

— Le vieux diable lui-même...

— Trêve de plaisanteries, jeune homme, dit le bûche-
ron en se remettant de bonne humeur. Allons dormir et,
demain, nous verrons bien que faire.

Le jeune homme se coucha sur un banc, posa son poing
sous sa tête et s'endormit.

Le matin, la femme du bûcheron se leva et se demanda
ce qu'elle allait préparer pour le déjeuner. Soudain, elle
aperçut dans un coin un sac de fleur de farine, un panier
d'œufs, une terrine de fromage blanc et un pot de crème
aigre. La femme en poussa un cri d'étonnement. Elle ré-
veilla son mari et dit:

— Regarde ce qu'il y a chez nous...

L'homme se frotta les yeux, considéra longuement ces
trésors et dit:

— Il n'y a jamais rien eu de pareil dans cette chau-
mière !

Le jeune homme dormait et ne soupçonnait rien.
Quand la maîtresse de maison eut préparé des petits pâtés
au fromage blanc, l'homme réveilla son hôte.

— Lève-toi pour le déjeuner, car il est temps d'aller
au travail.

Après avoir mangé, ils prirent une scie et deux cognées
et s'en allèrent dans la forêt.

Le travail avançait rapidement. Il suffisait au jeune

homme de brandir sa cognée pour qu'un chêne tombât. Le bûcheron en ouvrait la bouche d'étonnement. Son épouse apporta à manger à midi et n'en crut pas ses yeux, tellement ils avaient avancé en besogne. Jusqu'au soir tous les arbres du seigneur furent abattus, sciés et mis en tas. Le bûcheron reçut une bonne somme d'argent.

Les jours, les semaines et les mois passaient. Une année suivait l'autre. Le bûcheron prospérait avec un tel aide. Il avait déjà oublié ce que c'était que la pauvreté. Il s'était pris d'amitié pour son serviteur et ne pouvait même pas manger un morceau de pain sans lui.

Au bout de trois ans, le jeune homme disparut comme s'il était tombé à l'eau. On ne le revit plus. C'est pourquoi je dois finir mon histoire.





La fille de Lucifer

Il y a longtemps, très longtemps, alors qu'existait encore la corvée, dans un village vivaient un homme et une femme avec leur fils Guérassime. Nuit et jour, en semaine et le dimanche, ils peinaient dur sur les champs du seigneur. En échange, celui-ci leur avait donné un lopin de terre afin qu'ils pussent y semer un peu de maïs. Les années passèrent, l'homme tomba gravement malade. Quand il sentit que la Faucheuse se trouvait déjà à son chevet, il fit venir son fils et lui dit :

— Je vais mourir, mon petit. Je n'ai pas amassé de richesses ici-bas. Je ne laisse que cette chaumière et ce lopin de terre afin que vous ayez de quoi faire de la bouillie. Prends garde à la bonté du seigneur et à la haine des gens.

Guérassime pleura son père et l'enterra. Puis il continua à peiner à la sueur de son front sur les terres du seigneur. Un dimanche, il décida de rendre visite à son lopin de terre. Là-bas, il entendit un goret grogner dans le maïs.

— Eh, l'animal, pourquoi donc es-tu entré dans mon maïs pour le piétiner? s'écria-t-il.

— Groin, groin, groin ! répondit le goret.

Guérassime arracha une tige de maïs et se mit à fouetter le cochon.

— Je vais t'enfermer dans mon appentis et tu y resteras jusqu'à ce que ton propriétaire me rembourse les dégâts !

Le goret ne présenta aucune résistance et se mit à courir devant lui. Guérassime l'enferma dans son appentis. Un jour passa, puis un deuxième, mais personne ne venait exiger le cochon. Sans doute ne voulait-on pas rembourser les dégâts, pensa le jeune homme. Enfin, il en eut assez d'attendre et il décida de chasser l'animal afin de ne pas le faire souffrir de la faim.

Il alla donc dans son appentis, ouvrit la porte et, là-bas, au lieu du goret, il trouva une jeune fille souriante. Si belle que Guérassime en resta ébahi.

— On ne peut pas dire que tu prennes grand soin des bêtes. Tu gardes un goret dans ton appentis et tu ne lui apportes même pas à boire !

— Mais je ne savais pas... Et puis cet animal m'a causé un tel dommage... Et toi, qui es-tu ?

— Je suis Marika.

— Et qu'est-ce que tu fais ici ?

— J'attends que tu m'ouvres la porte.

— Et où iras-tu ?

— Dans ta chaumière

— Pourquoi donc ? s'étonna Guérassime.

— Je serai ta maîtresse de maison.

— Eh bien, sors d'ici.

La jeune fille prit le jeune homme par la main et le mena dans la chaumière. Là-bas, elle balaya le plancher, remit de l'ordre et commença à préparer le souper. Guérassime ne faisait que regarder, comme fasciné.



La fille de Lucifer

Le lendemain matin, des serviteurs du seigneur (on les appelait des heiduques) frappèrent à la porte.

— Eh, Guérassime, il faut aller à la corvée !

Marika sortit sur le seuil et leur dit :

— Mon homme ne va plus aller à la corvée. Il s'est déjà suffisamment éreinté pour le seigneur. Que celui-ci travaille lui-même !

Les heiduques se tenaient devant elle, frappés de stupeur. Ils ne pouvaient pas croire qu'on pût parler ainsi. Ils coururent se plaindre au seigneur :

— Guérassime a déjà pris femme. Elle est belle comme une fleur, mais sa langue est comme une faux. Elle a dit que son mari ne viendrait plus à la corvée... Et elle a même ajouté que... vous devez vous-même travailler...

— Quelle insolente ! Elle se moque de moi, la coquine ! dit colèreusement le seigneur. Du moment qu'elle est si fine mouche, ordonnez à son mari de porter cette lettre sur la lune et de me ramener la réponse. Dans le cas contraire, je les ferai dévorer tous les deux par mes chiens.

Les heiduques prirent la lettre et allèrent chez Guérassime. Ils frappèrent à la porte à coups de bâton. Marika apparut sur le seuil et demanda :

— Qu'est-ce que vous voulez ?

Un des heiduques lui donna la lettre.

— Guérassime doit porter cette missive sur la lune et ramener la réponse. Autrement, le seigneur lâchera ses chiens sur vous !

Le jeune homme s'affligea. Il n'avait jamais entendu dire que les hommes écrivaient des lettres à destination de la lune. Il n'y a pas de route pour y aller. Qui a vu chose pareille ?

Marika le tranquillisa :

— Ne te fais pas de mauvais sang, on trouvera bien



La fille de Lucifer

le moyen de s'en sortir. A minuit, apparaîtront trois carrosses. Laisse passer le premier et le deuxième, et jette la lettre dans le troisième. Puis attends la réponse.

Guérassime obéit à sa femme. Il se rendit à la croisée des chemins et s'assit sur le bord du fossé. A minuit, trois carrosses firent leur apparition. Les naseaux des chevaux laissaient échapper du feu, les crinières et les queues brûlaient d'une flamme rouge et des étincelles volaient de dessous les fers et les roues. Guérassime laissa passer le premier et le deuxième équipage, puis il jeta la lettre dans le troisième.

Les carrosses s'éloignèrent. Guérassime s'assit au bord du fossé et se mit à attendre. Au troisième chant du coq, on entendit un bruit de galop. Quelques instants plus tard passèrent en trombe le premier carrosse, puis le deuxième. Depuis le troisième, quelqu'un jeta une lettre à Guérassime. Il l'apporta à la maison, la donna à sa femme et alla se coucher.

Le matin, les heiduques vinrent chercher la réponse. Marika leur donna la lettre.

Le seigneur décacheta l'enveloppe et lut les lignes dorées écrites par la lune :

« Ne fais pas souffrir les gens, car ton père attise les flammes éternelles en enfer et toi, tu devras bouillir dans un chaudron rempli de poix ».

Le seigneur éclata de rire et écrivit une lettre en enfer :

« Dis-moi, papa, où as-tu caché l'argent ? »

— Donnez ça à Guérassime. Qu'il le porte en enfer et ramène la réponse ! dit-il aux heiduques.

Ceux-ci frappèrent de nouveau à la porte à coups de bâton. Marika sortit et demanda :

— Qu'est-ce que vous voulez ?



La fille de Lucifer



La fille de Lucifer

— Nous avons apporté encore une lettre. Ton homme doit la porter en enfer et ramener la réponse.

Guérassime était au désespoir et en avait les jambes molles.

— Je ne connais pas la route en enfer !

— Ne te fais pas de mauvais sang, dit Marika en souriant. Cette nuit, tu iras à la croisée des chemins et tu jetteras la lettre dans le même carrosse que la fois précédente.

Guérassime se calma, car il connaissait bien les trois carrosses.

Il fit exactement comme lui avait dit sa femme.

Le matin, les heiduques revinrent et Marika leur donna la réponse en provenance de l'enfer. Le seigneur y lut : « Mon cher fils. Dans le jardin, il y a deux pommiers et un chêne. C'est entre eux que j'ai enfoui des monnaies d'or ».

Le seigneur trouva le trésor à l'endroit indiqué et devint encore plus riche. Il fit venir ses heiduques et leur dit :

— Demain, je dois me marier. Du moment que la femme de Guérassime est si futée, son mari doit m'amener des musiciens de l'enfer. Je veux que mes hôtes dansent avec un orchestre digne de personnages si illustres !

Les heiduques accoururent chez Guérassime, frappèrent à la porte à coups de bâton. Marika sortit et demanda :

— Est-ce que mon mari a encore trop peu fait pour son seigneur ?

— Oui, trop peu. Demain, notre seigneur doit se marier. Il lui faut des musiciens venant de l'enfer. Que Guérassime les amène. Dans le cas contraire, il perdra sa tête.

Guérassime s'effraya. Il n'avait jamais entendu dire que les diables étaient encore musiciens. Où donc les trou-





La fille de Lucifer

ver ? Que leur dire pour qu'ils acceptent de venir à la noce du seigneur ?

— Ne te fais pas de mauvais sang, le calma Marika. A minuit, à cette même croisée des chemins, tu prendras place dans le troisième carrosse et tu iras jusqu'en enfer. Je vais te donner un mouchoir que tu vas glisser dans ta poche. Quand tu auras peur, tu le sortiras, tu t'essuieras le visage et la frayeur te quittera.

Que restait-il à faire au pauvre homme, du moment que les caprices du seigneur ne lui permettaient pas de vivre en paix ?

Le soir, Guérassime partit pour la croisée des chemins, s'assit au bord du fossé et se mit à attendre. A minuit, se fit entendre le galop des chevaux de feu. Deux carrosses passèrent en trombe. Quand arriva le troisième, Guérassime prit son élan et sauta à l'intérieur. Il sortit le mouchoir de Marika et s'essuya le visage. Il se sentit rasséné.

L'équipage volait comme l'éclair. De dessous les sabots s'échappaient des étincelles et les crinières flamboyaient comme des gerbes embrasées.

Bientôt, ils arrivèrent en enfer. Là-bas, le spectacle était si désolant que Guérassime avait même peur de lever les yeux. Dans de grands chaudrons bouillaient, rôtissaient et cuisaient à l'étuvée des âmes pécheresses que les diables mélangeaient avec des fourches. Le front de Guérassime s'inonda de sueur froide. Il sortit son mouchoir et s'essuya le visage.

L'épouse de Lucifer, ayant vu qu'il s'était épongé le front, lui demanda :

- D'où provient ce mouchoir ?
- C'est ma femme Marika qui me l'a donné.
- Mais c'est moi qui ai tissé ce mouchoir et qui l'ai donné à ma fille. Tu es donc mon gendre.

— Qui sait le gendre de qui je suis ! dit Guérassime en faisant un geste de désarroi.

Il raconta à l'épouse de Lucifer comment il avait trouvé Marika dans l'appentis, comment il l'avait aimée et quelle canaille était leur seigneur. Après avoir entendu tout cela, l'épouse de Lucifer demanda :

— Mais pourquoi donc es-tu venu ici ?

— Notre seigneur veut se marier. Il exige que demain, à la noce, joue un orchestre composé de diables provenant directement de l'enfer. Je suis venu pour mener les pourparlers.

— Ne t'en fais pas, mon gendre, répondit l'épouse de Lucifer. Reviens à la maison, prends soin de ma fille et vivez dans le bonheur.

Guérassime fit ses adieux, s'assit dans le carrosse et revint à la maison.

Le lendemain, des hôtes venus de tous les coins du pays, se rassemblèrent dans la maison du seigneur, car celui-ci prenait pour femme la fille d'un grand ministre. Tout le monde portait des bijoux en or, en argent et en diamants. Les tables pliaient sous le poids des mets et des boissons. Les habitants du village se tenaient dans la rue. Ceux qui n'avaient pas pu trouver une place commode sur le sol étaient grimpés aux arbres ou sur les toits des chaumières. Ils regardaient tout ce beau monde comme la huitième merveille du monde.

Soudain douze carrosses flambant neufs entrèrent dans la cour. De chacun d'eux sortit un musicien. Tous les douze entrèrent dans la maison du seigneur et entamèrent une gigue telle que les murs se mirent à tressauter. Les hôtes prestigieux commencèrent à se trémousser. Même ceux qui ne savaient pas ou ne voulaient pas danser durent entrer en lice car une force maléfique les tirait par les



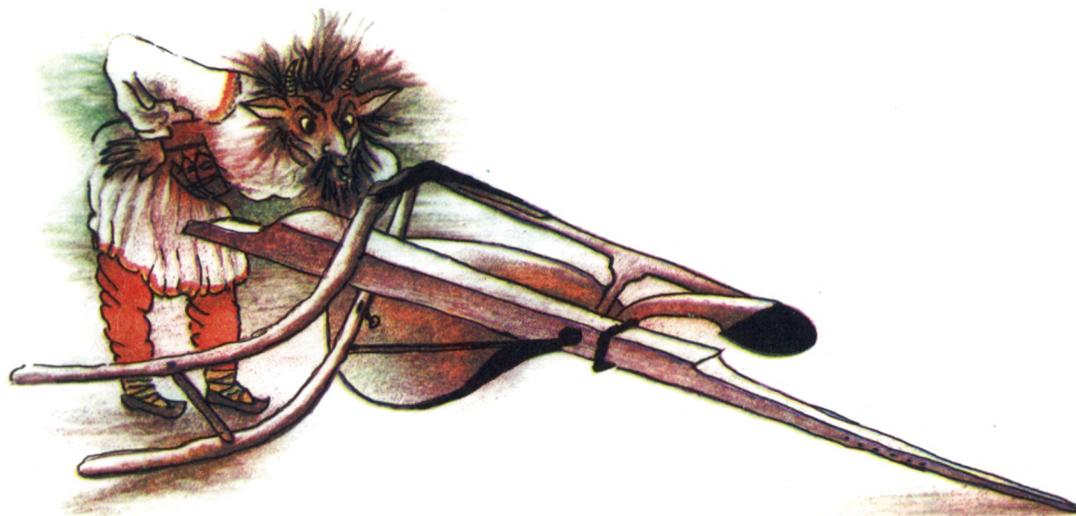
La fille de Lucifer

jambes. Le seigneur et sa jeune épouse faisaient des bonds gigantesques.

La musique ne cessa pas un seul instant. Les seigneurs dansèrent jusqu'à ce que leurs os se disloquèrent. Et quand ceux-ci s'éparpillèrent si loin que même un corbeau n'aurait pas pu les rassembler, la noce prit fin.

J'y ai assisté. Assis sur le toit de la chaumière de Gué-rassime, j'ai vu tous ces événements étranges et je vous les ai racontés.





Le miracle de la Montagne caillouteuse

Dans ce conte, je vais vous parler d'un homme pauvre qui avait trois fils : Pétro, Dmytro et Fédko, le bêta. Les enfants grandissaient et l'homme n'avait qu'un minuscule lopin de terre. La misère s'était si bien installée dans la chaumière qu'il aurait été impossible de l'en chasser, même avec un bâton. C'était à en pleurer.

Le pauvre alla chez un voisin plus riche et lui dit:

- Emprunte-moi des bœufs et une charrue. Je t'aiderai avec mes fils quand le besoin s'en fera sentir.
- Tu devras sarcler mes champs pendant trois jours.
- D'accord.

L'homme arriva chez lui en chariot et appela son fils aîné.

— Là-bas, de l'autre côté du village, se trouve la Montagne caillouteuse. Vas-y, laboure-la et sèmes-y du blé.

Pétro s'en alla sur la Montagne caillouteuse. Il déchargea la charrue du chariot et se mit à labourer. A peine eut-il tracé le premier sillon qu'une main noire et velue sortit de la montagne et asséna aux bœufs un coup si fort

que l'attelage et la charrue dégringolèrent dans un gouffre.

Pétro revint à la maison tout découragé et il raconta son aventure à son père.

Celui-ci s'écria :

— Va-t-en de chez moi ! Je ne veux plus te voir de toute ma vie !

Pétro jeta une cape sur ses épaules et s'en alla.

Le pauvre alla chez un autre richard. Il y emprunta des bœufs et une charrue, et il ordonna à Dmytro, le deuxième de ses fils :

— Tu es très astucieux. Va sur la Montagne caillouteuse, laboure-la et sèmes-y du blé.

Dmytro s'assit sur le chariot et arriva sur le champ de pierres. Le sillon que Pétro avait tracé n'était déjà plus visible. Dmytro retroussa ses manches et se mit au travail. Il traça un sillon et en commença un deuxième. A peine arriva-t-il auprès du gouffre qu'une main noire et velue sortit de la montagne et assomma les bœufs si bien que la charrue et son attelage s'effondrèrent dans le gouffre.

Dmytro prit peur. Que dire à son père ? Celui-ci le tuerait !

Portant sa musette en bandoulière, il courut à la suite de Pétro.

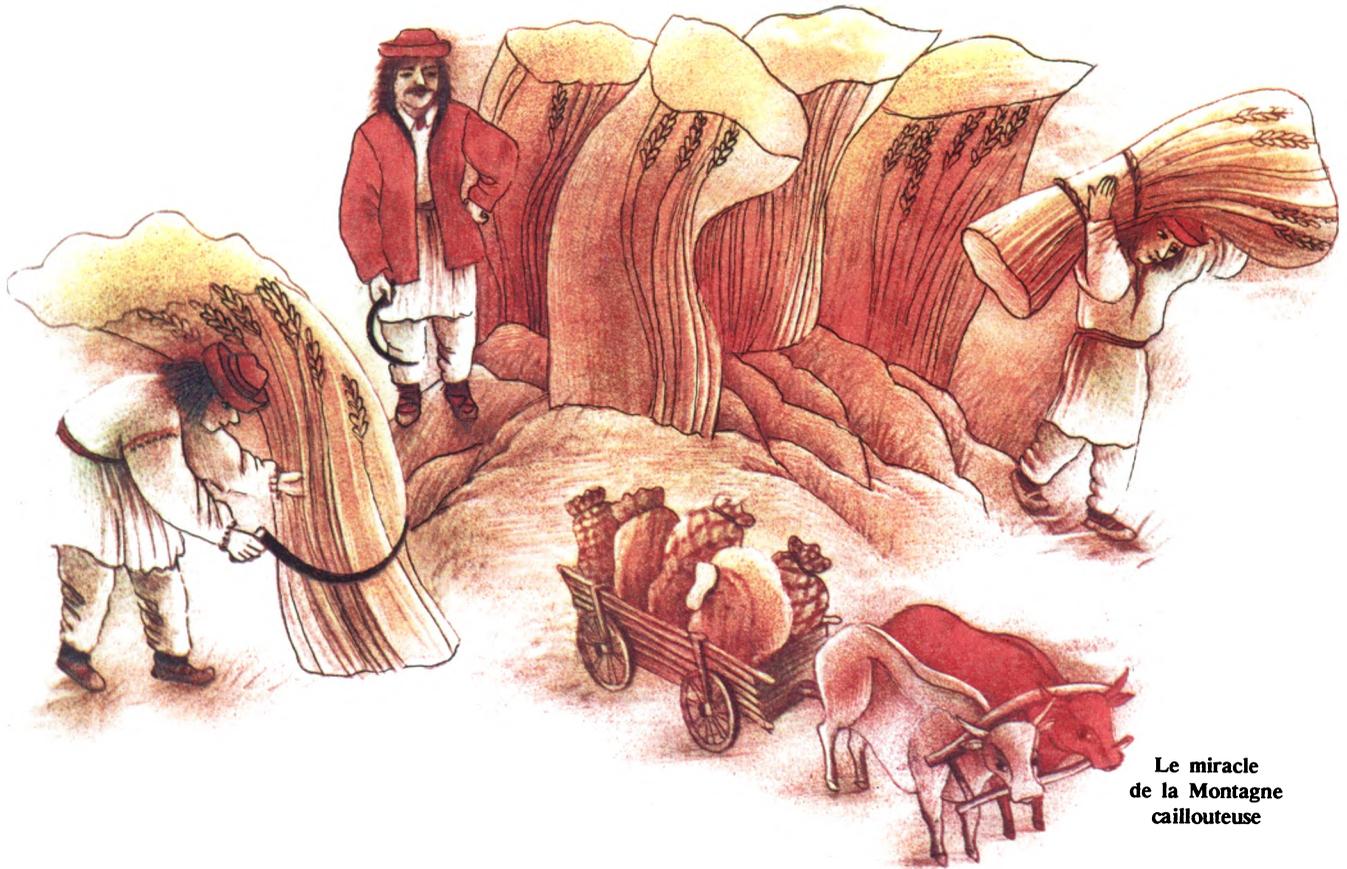
Le père attendait Dmytro et se réjouissait de ce que la Montagne caillouteuse serait enfin labourée et emblavée.

Mais le jour passa et son fils ne se montrait pas. La femme pleurait et son mari la calmait :

— Ne t'en fais pas. Dmytro veut sans doute labourer toute la montagne et c'est pourquoi il n'est pas encore revenu.



Le miracle
de la Montagne
caillouteuse



Le miracle
de la Montagne
caillouteuse

Le lendemain, Fédko, le pauvre d'esprit, dit en se réveillant :

— Père, Dmytro n'a pas labouré la Montagne caillouteuse. Les bœufs sont morts et la charrue s'est disloquée. Quant à Dmytro, il est parti rejoindre Pétro.

— D'où sais-tu tout cela ?

— De nulle part. Je le sais et un point c'est tout...

L'homme alla sur la Montagne caillouteuse. Il vit dans le précipice les deux paires de bœufs et les deux charrues brisées. De retour à la maison, il s'assit sur un banc et se

mit à pleurer ses deux fils aînés. Il se demanda pendant toute la nuit comment, sans eux, il allait rembourser ses dettes envers les richards.

— Ne t'en fais pas, papa dit Fédko. Demain, je vais aller labourer si vous me donnez une paire de bœufs. Je sèmerai du blé, je trouverai mes frères et je ramènerai tout le bétail à la maison.

L'homme emprunta encore une paire de bœufs et une charrue. Fédko prit place dans le chariot et s'en alla sur la Montagne caillouteuse en chantant. Quand il regarda dans le gouffre, il pâlit comme un linge : là-bas gisaient les bœufs et les charrues disloquées. S'étant repris en mains, le jeune homme se mit à labourer. Il traça un sillon et commença le deuxième. A ce moment-là, une main noire et velue surgit du rocher, s'appêtant à frapper les bœufs entre les cornes. Fédko lâcha les mancherons et saisit cette main. Il la serra comme dans un étou et aucune force au monde n'aurait pu la libérer. Puis il se mit à tirer vers lui. Il tira, tira en ahanant. A grand peine, il amena à la surface un gros diable. Il le saisit par les cheveux, le jeta à terre et se mit à l'étouffer avec son genou.

— Pourquoi donc, esprit malin, causes-tu des dommages aux gens sans observer la moindre justice ? Maintenant, je ne te laisserai pas repartir vivant d'ici !

— Laisse-moi la vie, Fédko ! demanda plaintivement le gros diable.

— Il y a déjà longtemps que je voulais te flanquer une rossée !...

Fédko sortit un couteau de sa poche, coupa le bout de l'oreille gauche du diable et le glissa derrière sa ceinture.

— Maintenant, suppôt de Satan, tu vas t'atteler à la



Le miracle
de la Montagne
caillouteuse



charrue et labourer la Montagne caillouteuse de telle manière qu'il y pousse des blés d'or.

— Jeune homme, je n'aime pas labourer. Je préférerais faire autre chose...

Mais Fédko ne voulut rien entendre. Il ôta le joug des bœufs et le mit sur l'encolure du diable. Puis il asséna un tel coup de bâton à son prisonnier que celui-ci bondit sur ses jambes.

— En route, mauvais génie !

Le diable tire la charrue et c'est tout juste si ses yeux ne sortent pas de leurs orbites, mais Fédko tient fermement les mancherons et chantonne. Je ne sais pas pendant combien de temps ils ont labouré, mais le sol de la Montagne caillouteuse se fit aussi léger que du duvet de cygne.

La sueur inondait le front du diable.

— Eh bien, Fédko, cours vite chercher le grain et, pendant ce temps-là, je vais me reposer, dit le diable au jeune homme.

Mais ne lambine pas, car j'ai encore d'autres affaires à régler.

Fédko accourut à la maison, tout essoufflé, s'arrêta devant la porte cochère et s'écria :

— Papa, donnez-moi vite le grain, car le diable n'a pas le temps d'attendre !

L'homme apporta un petit sac de blé. Il ne voulait pas en donner plus, craignant que Fédko ne le gaspillât.

Le diable ensemença le champ, enfouit le grain à l'aide de sa queue, puis se mit à geindre devant le jeune homme :

— Rends-moi le bout de mon oreille gauche !

— Et tu ne veux pas que je te donne une chique-naude ? Tu dois encore ramener immédiatement ici mes frères Pétro et Dmytro. Autrement, je te ferai voir trente-six chandelles !



Le miracle
de la Montagne
caillouteuse

— Je ne veux pas voir trente-six chandelles, Fédko !
Je vais faire tout ce que tu me dis !

A ce même instant s'éleva une terrible tempête. Un furieux tourbillon apparut, impétueux comme un coursier. Le diable l'enfourcha et s'en alla qui sait où. Bientôt, il revint avec Pétro et Dmytro.

— Voilà tes frères ! dit-il au jeune homme. Rends-moi le bout de mon oreille gauche !

— Eh, sottre créature, pourquoi as-tu mis les charrues hors d'usage ? Amène-les moi ici, comme neuves, avec les bœufs vivants !

Le diable plongea dans le précipice. Quelques instants plus tard, il en sortit deux charrues flambant neuves et deux paires de bœufs bien vivants.

— Rends-moi le bout de mon oreille gauche ! dit le diable en gémissant.

Fédko sortit le morceau d'oreille de dessous sa ceinture et le jeta au malin.

— Que je ne vois plus ici même le bout de ton nez camus ! lui cria Fédko. Ta place est dans les ravins et dans les marais, autrement, tu auras affaire à moi !

Le diable saisit le bout de son oreille et s'enfuit, rapide comme une flèche.

Les frères prirent place sur le chariot. Leur père fut très heureux de les revoir. Pétro et Dmytro se mirent à table et racontèrent leurs aventures, alors que Fédko monta sur le poêle en briques pour y jouer avec le chat.

Le lendemain, le pauvre alla sur la Montagne caillouteuse pour s'assurer que tout avait été fait comme il fallait. Il s'immobilisa, comme pétrifié, n'en croyant pas ses yeux : le blé était déjà mûr ! Ses tiges étaient en argent et ses épis, en or.

Il accourut à la maison et appela :



Le miracle
de la Montagne
caillouteuse

— Eh, mes fils, prenez les faucilles et en route pour la Montagne caillouteuse ! Là-bas une bonne récolte nous attend !

Pétro et Dmytro allèrent faire la moisson, alors que Fédko, le pauvre d'esprit, resta assis sur le poêle de briques.

Nous ne savons pas ce qui se passa ensuite car le conte s'arrête là.





La clôture de diamants

Cela s'est produit il y a très longtemps. En ce temps-là, il n'y avait pas encore de chemins de fer, les seigneurs astreignaient les paysans à la corvée, les fouettaient, les martyrisaient et n'avaient peur de personne, ni de Dieu, ni du diable. Ils éprouvaient de la frayeur seulement devant la peste qui cheminait de par le monde comme une reine. Quand elle arrivait, même les grands seigneurs quittaient leurs palais et s'enfuyaient comme des lièvres ayant entendu le son du tambour.

Mais un des seigneurs était resté dans sa maison. Lui et son épouse eurent la vie sauve seulement parce qu'ils étaient grimpés sur un arbre et y avaient attendu pendant que la peste faisait rage dans la maison. La maladie ravit tous les enfants du seigneur. Celui-ci et sa femme les pleurèrent, les enterrèrent et se plongèrent dans le chagrin. Des jours, des semaines, des mois passaient et nul cri d'enfant ne troublait le silence de la maison.

Un jour, le seigneur et sa femme revenaient de la foire et virent un enfant dans une cahute.

— A qui est ce petit ? demanda le seigneur aux gens.



La clôture
de diamants

— La peste a pris ses parents.
— Que fait-il ici ?
— Il meurt de faim.
— Non, il ne mourra pas, dit le seigneur. Il va partir avec nous.

Il prit donc l'enfant et arriva à la maison. Sa femme baigna le petit, lui donna à manger et le vêtit comme un seigneur. Il était si mignon que le cœur s'en réjouissait. Mais, au bout de quelques années, il arriva un malheur : le garçon devint aveugle. Le seigneur et son épouse furent de nouveau plongés dans le chagrin. Un jour, la femme dit :

— A quoi bon cet enfant qui n'est pas à nous et qui, de plus est aveugle ? Mène-le dans l'écurie !

Mais le seigneur ne voulut pas le chasser de la maison et il le fit coucher sur un matelas jeté dans un coin, lui donnant à manger dans une vieille écuelle ébréchée. L'enfant était sale, en guenilles, et personne ne voulait lui parler.

Le seigneur, pour se distraire, acheta un fusil et se mit à aller à la chasse. Une fois, il entra dans une forêt sombre. Soudain, surgit une biche comme de dessous terre. Le seigneur tira mais n'atteignit pas l'animal. Il tira encore une fois, sans succès non plus. Il tira une troisième fois et la biche se tourna vers lui, sans même tenter de s'enfuir. Le seigneur visa de nouveau, mais il n'eut pas le temps de tirer, car un diable saisit son fusil, un autre, sa main et un troisième, son pied. Le seigneur tomba dans l'herbe comme un arbre abattu par un bûcheron.

Les diables ne le laissèrent pas en paix. Ils le traînèrent jusqu'en enfer et, là-bas, ils le jetèrent dans une fosse. Le seigneur y passa un jour, deux jours et, le troisième, il fit venir les diables :

— Lâchez-moi, s'il vous plaît ! Je veux revenir à la maison car mon épouse et mon fils aveugle sont plongés dans le chagrin et pleurent.

Le diable en chef lui répondit :

— Nous allons te laisser partir, mais, tout d'abord, il te faut signer un papier dans lequel tu dois reconnaître que tu es le nôtre pour toujours. Dans deux semaines, un grand tourbillon s'élèvera près de ta maison. Ce serai moi qui viendrai te prendre.

— Qu'il en soit ainsi, dit le seigneur. Donnez-moi le papier, je vais le signer car je veux aller à la maison.

Le diable apporta une feuille et un encrier avec une plume. Le seigneur signa sans même lire le contenu.

Il revint à la maison. Pendant quelques jours il ne fit que visiter les pièces de sa maison, ses champs et son verger, ne pouvant se lasser de tout regarder. Puis il se mit à s'affliger. Il cessa de manger et de boire et il avait vieilli.

— Pourquoi donc te ronges-tu les sangs, mon homme ? lui demanda sa femme.

— Comment pourrais-je être gai si j'ai signé un papier selon lequel dans deux semaines je serai entièrement à la disposition des diables. J'ai échappé à la peste sur un arbre, mais je ne pourrai pas me dérober aux suppôts de Satan. Je ne veux pas revenir en enfer, c'est à en mourir ! Sauve-moi, ma chère épouse !

La femme du seigneur ne dit mot. Elle ne fit plus rien d'autre que de chercher le moyen de tirer son mari d'un si mauvais pas.

Deux semaines passèrent comme un clin d'œil. Arriva le dernier jour. Le seigneur ne se coucha pas, car il savait qu'il ne s'endormirait pas. Il était assis à table et ses dents claquaient de terreur. Soudain, dans la cour, se firent entendre des sifflements, des grondements, des ronflements,



La clôture
de diamants

des craquements. C'était le terrible tourbillon. Il s'était tellement déchaîné autour de la maison que le toit était sur le point de s'envoler.

Quelqu'un frappa à la vitre et dit :

— Viens dans la cour, car ton heure est déjà arrivée !

La femme du seigneur dit à son mari :

— Fais sortir Ivanko. Qu'il aille voir dans l'écurie si la tempête n'a pas arraché le toit.

Le seigneur comprit son épouse. Il prit l'enfant par la main, le mena vers la sortie.

— Ivanko, va voir si la porte de l'écurie est bien fermée.

Après avoir entrouvert un battant, le seigneur jeta le garçon dans la gueule du tourbillon qui le saisit comme un fêtu de paille et l'emporta.

Ivanko vola longtemps sous les nuages. Dans une large plaine, le tourbillon le fit descendre sur terre, se transforma en diable et lui demanda :

— C'est bien toi le seigneur qui a signé le papier ?

— Non, je suis Ivanko. Je suis aveugle. Le seigneur m'a trouvé dans une cahute et il m'a apporté chez lui. Mais, depuis que je suis devenu aveugle, sa femme ne veut même pas me donner à manger.

— Viens avec moi, dit le diable et il mena le garçon jusqu'à une fontaine. Il prit de l'eau dans les paumes de ses mains et la projeta sur les paupières du garçon.

— Eh bien, écarquille les yeux !

Ivanko ouvrit les paupières et se réjouit :

— Je vois tout ! Je ne suis plus aveugle !

— Oui, mais, en échange, tu dois entrer à notre service, dit le vieux diable d'une voix rauque.

Le garçon accepta.



La clôture
de diamants





La clôture
de diamants

Le diable le mena dans une écurie et lui montra trois chevaux :

— Au moreau, tu donneras chaque jour trois seaux de braise et trois coups de fouet. Au blanc, deux seaux de braise et deux coups de fouet et au gris, un seul seau de braise et rien d'autre.

Le diable confia un fouet à Ivanko et le mena à une fontaine où poussaient des herbes. C'était à peine si on en voyait l'eau.

— Ne t'approche jamais de cette fontaine et n'y prends jamais d'eau.

— A quoi bon en aurais-je besoin ? répondit Ivanko d'un ton indifférent.

Puis ils arrivèrent devant trois chaudrons. Le diable frappa le plus gros d'entre eux avec son bâton et dit :

— Jette toujours beaucoup de bois sous celui-ci. Il doit bouillir sans arrêt. Sous les deux autres, maintiens un petit feu. Et qu'il ne te vienne pas à l'idée de regarder leur contenu !

— Ne vous en faites pas, mon maître, je n'enfreindrai pas à vos ordres !

Le diable le laissa seul. Il faisait si chaud dans l'enfer que la gorge du garçon se dessécha. Ivanko n'était pas habitué à supporter une telle canicule et à prendre des bains de vapeur. Il avait si soif qu'il ne put plus se retenir. Il alla à la fontaine et y plongea la main. Quand il la retira, il s'aperçut qu'elle était dorée.

— Hum, comme c'est drôle ! pensa-t-il et il plongea encore dans la fontaine sa tête qui devint également dorée. Il tira son chapeau sur ses oreilles et s'en alla vers les chaudrons.

Le plus grand de ceux-ci bouillait déjà à peine. Le garçon ajouta du bois et s'assit pour se reposer. Mais il ne

pouvait pas se calmer, étant sans cesse rongé par la curiosité : il avait une envie folle de voir ce que les diables faisaient cuire. En fin de compte, il monta sur le tas de bois et regarda dans le plus grand des chaudrons : son seigneur avec son épouse étaient en train de bouillir dans de la poix. Ils reconnurent le garçon et se mirent à lui demander plaintivement :

— Ivanko, éteins le feu, car nos os vont bientôt se désagréger.

— Eteindre le feu ? Jamais de la vie !

— Pourquoi donc avons-nous mérité un tel châtiment ?

— Parce que vous m'avez donné aux diables !

— Combien de temps allons nous bouillir ici ?

— Jusqu'à ce que vous alliez à tous les diables !

Ivanko jeta encore du bois sous le chaudron et s'en alla vers les chevaux.

Dans l'écurie, il trouva le fouet, se mit à le brandir et à le faire claquer. Le cheval gris demanda :

— Pourquoi donc vas-tu nous battre ?

— Je ne sais pas. Ainsi me l'a ordonné le diable en chef.

— Ne lui obéis pas, Ivanko. Ne nous donne pas de coups de fouet, car nous sommes des êtres doués d'une âme, tout comme toi. Un jour, le diable te transformera aussi en cheval et te nourrira de braise et de coups de fouet. Il vaut mieux que nous nous enfuyions d'ici. Enfourche-moi et en route !...

Le garçon réfléchit et accepta.

— Mais, auparavant, délie tous les chevaux de leur mangeoire car ils étaient tous des gens honnêtes, ajouta son interlocuteur.

Ivanko détacha tous les chevaux et les fit sortir de l'écurie. Il enfourcha le coursier gris qui s'élança au grand



La clôture
de diamants



La clôture
de diamants

galop si impétueusement que l'écho s'en répandit par tout l'enfer. Le reste des chevaux, libérés de leurs entraves, galopèrent à leur suite. Ils s'enfuyaient, tels des forcenés, par les bois, par les champs, par les monts et par les vaux.

Le diable en chef faisait la sieste. Il fut réveillé par des cris qui faisaient résonner tout l'enfer.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il.

— Tous les chevaux se sont enfuis et, avec eux, le garçon qui était aveugle.

Le diable sauta de sa couche, comme ébouillanté, et il se lança à la poursuite des fuyards. Il courait comme un dératé.

Ivanko commença à avoir mal à l'épaule et il y ressentit une brûlure. Il ne put pas supporter la douleur plus longtemps et dit :

— Mon petit cheval, j'ai mal à l'épaule... Le diable va nous rattraper. Que faire ?

— Ne crains rien, Ivanko ! Prends encore un peu patience. Sors deux serviettes de mon oreille droite. Quand le diable sera tout près, jette-lui l'une d'elles sur la tête...

Quand le diable s'approcha, Ivanko lança sur lui une des serviettes qui possédait des propriétés extraordinaires : elle enveloppa si bien la tête du diable que celui-ci se heurta à un rocher et se cassa le nez. Il essaya de se libérer de la serviette. Mais il lui était impossible de la développer car elle se tordait comme un serpent des plus agiles. Enfin, le malin réussit à se débarrasser de la serviette et à la jeter à terre. Mais le linge lui entrava les jambes comme un lien. Le diable tomba et se cassa de nouveau le nez. Pendant qu'il était en train de se dépêtrer, Ivanko eut le temps de s'enfuir bien loin. Le diable se lança à sa poursuite, comme enragé. Il allait de nouveau rattraper les fuyards. Ivanko dit :

— Mon petit cheval, le diable est en passe de me brûler l'épaule ! Que faire ?

— Jette sur lui l'autre serviette !

Quand le diable fut tout proche, Ivanko lança la deuxième serviette. Celle-ci causa beaucoup de désagréments au malin, lui bouchant la vue et l'empêtrant si habilement que le diable ne faisait que tomber dans la poussière, dans la fange et dans les marais. Le poursuivant ressemblait maintenant à un cochon qui s'est roulé dans la boue pendant les grandes chaleurs. Il trépinait comme s'il avait la danse de Saint-Guy. Puis il se mettait de nouveau à courir, la langue pendante. Il se remit à brûler l'épaule d'Ivanko avec une flamme infernale. Le jeune homme s'écria :

— Mon petit cheval, j'ai si mal que je vais sans doute me consumer. Que faire ?

— Sors un fouet de mon oreille gauche.

— Ça y est, mon petit cheval !

— Eh bien, jette-le sous les pieds du diable.

Ivanko lança le fouet. Celui-ci se releva et se mit à frapper violemment le diable qui se plia en quatre. Le fouet cinglait et lacérait le diable en sifflant.

Le malin, voyant qu'il lui serait impossible d'aller de l'avant, se mit à battre en retraite en direction de l'enfer.

Le fouet s'élança à sa poursuite.

Ivanko arriva jusqu'à la capitale. Le cheval s'arrêta, reprit son souffle et dit :

— C'est ici que nous allons nous quitter. Arrache trois crins de ma crinière. S'il t'arrive un malheur, frotte l'un d'eux et j'accourerai pour te tirer d'affaire.

Le cheval disparut et Ivanko, serrant bien fort les trois crins dans sa main, s'en alla à la recherche d'un travail. Mais les gens ne désiraient pas avoir affaire à lui :

— Il n'est pas comme les autres. Il est comme doré...



La clôture
de diamants

Le jour suivant, le jeune homme passa auprès d'un grand jardin qui appartenait au roi. Il y vit un jardinier, lui fit une révérence et demanda :

— Est-ce qu'il y a du travail pour moi ?

— Mais qu'est-ce que tu sais faire ?

— Tout ce que vous m'ordonnerez.

— Eh bien, taille les fleurs et les arbres. Mais souviens-toi que si tu les coupes de telle manière qu'ils se faneront, ta tête se retrouvera là où sont tes pieds.

Ivanko se mit à manier le sécateur, taillant les fleurs et les arbres. Il y avait là-bas trois roses que la fille du roi aimait particulièrement. Chaque matin, elle venait les voir et ne se lassait pas de les regarder. Ivanko les tailla aussi mais, après cette opération, les fleurs se mirent à s'incliner vers le sol et à se faner.

Le jeune homme était au désespoir. Le soir, il n'alla pas se coucher, car de noires pensées ne lui permettaient pas de fermer l'œil. La fille du roi allait apprendre que les roses s'étaient fanées et le jardinier trancherait la tête du coupable. Ivanko sortit dans la cour, frotta un des crins. Au même instant apparut le cheval gris qui lui demanda :

— Qu'est-ce que tu veux, cher ami ?

— Il m'est arrivé un malheur, mon petit cheval. Je veux que la clôture qui entoure le jardin du roi soit recouverte de diamants avant que le soleil ne se lève.

— Entendu. Va dormir.

Le cheval s'en alla et Ivanko s'endormit bientôt. Le matin, il vit que la haute clôture tout autour du jardin était couverte de diamants. Quand le soleil se leva, les pierres se mirent à scintiller de tels feux qu'il était impossible de les regarder. Le jardinier marchait le long de la clôture, n'en croyant pas ses yeux.



La clôture
de diamants

La fille du roi apparut. Quand elle vit les diamants, elle en oublia ses trois fleurs.

— Qui a donc fait cela ? demanda-t-elle au jardinier.

Celui-ci s'inclina profondément et répondit :

— Je ne sais pas. Demandez-le à mon aide.

La fille du roi fit venir le jeune homme.

— Comment t'appelles-tu ?

— Ivanko.

— C'est toi qui a recouvert cette clôture de diamants ?

— Oui.

— Mais comment l'as-tu fait ?

— J'ai à ma disposition une force qui peut recouvrir les clôtures de diamants.

— Viens te promener avec moi, lui proposa la fille du roi.

Le cœur de la jeune fille se mit à battre plus rapidement que d'habitude. Du premier coup d'œil, elle s'était éprise d'Ivanko et ne voyait même plus la clôture recouverte de diamants.

Le lendemain, le roi fit savoir à tous les gens de la terre que sa fille voulait se marier. Celui qui apporterait le plus beau bouquet de fleurs deviendrait son mari.

De tous les coins du monde, on apporta au palais du roi des bouquets magnifiques.

Ivanko était au désespoir. Il s'était également épris de la fille du roi. Il errait par le jardin, comme ivre, et attendait qu'elle se montrât au moins pour un tout petit instant. Enfin, ils se rencontrèrent. La fille du roi lui dit :

— Sans tes fleurs, je ne prendrai pas de mari.

Ivanko n'eut même pas le temps de répondre, car la jeune fille disparut immédiatement dans le palais.

Quand le soir arriva, Ivanko frota le deuxième crin. Le cheval gris apparut.



La clôture
de diamants



La clôture
de diamants

— Qu'est-ce que tu veux, cher ami ? demanda-t-il.

— Demain matin, je veux avoir un bouquet tel qu'il n'y en encore jamais eu au monde.

— Entendu. Tout sera fait pour le mieux. Va dormir.

Le cheval s'en alla et Ivanko se coucha. Le jour suivant, quand il se réveilla, un merveilleux bouquet se trouvait sur sa table. Quelles fleurs n'y avait-il pas ! Des blanches et des jaunes, des rouges et des bleues. De toutes les couleurs ! Et elles ne ressemblaient pas aux autres fleurs. Elles rayonnaient comme le soleil.

Ivanko apporta son bouquet au palais et le posa à côté des autres.

Le roi ordonna à tous ceux qui avaient amené des fleurs de venir au palais le lendemain.

Ivanko était de nouveau au désespoir : en quel habit allait-il se montrer parmi les grands de ce monde ?

Il frotta le troisième crin. Le cheval gris accourut.

— Que veux-tu, cher ami ?

— Je ne sais que faire, mon petit cheval. Je dois avoir un habit tel que n'en possède même pas le plus riche des princes.

— Ne t'en fais pas et va dormir.

Le cheval s'en alla. Ivanko dormit bien et, le lendemain matin, il vit sur un banc les vêtements qu'il avait demandés. Il s'habilla et alla au palais. Là-bas se trouvaient déjà des rois, des dauphins, des princes et des grands-ducs...

Ivanko fit une révérence au roi, à la reine et à leur fille. Puis il se plaça près du mur et attendit ce qui allait se passer.

Le roi se leva de son trône et prononça :

— Eh bien, mes chers hôtes, prenez vos bouquets en main. Que ma fille choisisse son fiancé.

Tous firent comme avait dit le roi.

Les fleurs des dauphins, des princes et des grands-ducs étaient fanées alors que le bouquet d'Ivanko resplendissait comme le soleil. Et lui-même, il était si beau que les mots manquent de mots pour le décrire.

La fille du roi s'approchait de chacun des prétendants, regardait les fleurs sans rien dire. Puis elle se plaça à côté d'Ivanko et annonça :

— C'est ce bouquet-là qui me plaît le plus...

Ce jour même, on célébra la noce.

Je me trouvais justement dans la capitale. J'ai entendu de la musique, des chansons et des cris de joie dans le palais et j'y suis aussi allé, afin de vider un verre à la santé des jeunes mariés. On m'a invité à table et on m'a bien régala afin que je puisse tout raconter aux gens...





**Le jeune homme
qui a rendu
aux hommes
le soleil,
la lune
et les étoiles**

Il y avait une fois un grand seigneur et son épouse. Ils étaient très riches mais, dans leur vieillesse, ils se firent tristes car ils n'avaient pas à qui laisser leurs biens. La femme alla chez la guérisseuse pour demander conseil.

— Dans la mer, il y a un poisson magique, lui dit la guérisseuse. La femme qui le mangera mettra un garçon au monde.

L'épouse du seigneur revint à la maison, raconta tout à son mari et le supplia :

— Achète-moi ce poisson !

Le seigneur s'en alla au bord de la mer et se mit à demander aux pêcheurs :

— Est-ce que vous ne pourriez pas capturer le poisson à l'aide duquel mon épouse mettra un enfant au monde ?

— Pourquoi pas ? Mais il faut nous donner un tonneau de vodka afin que le garçon soit gai, un tonneau de miel, afin qu'il plaise aux jeunes filles et un tonneau de pièces de monnaie afin qu'il soit riche.

— Vous recevrez tout cela. Quand dois-je venir prendre le poisson ?

— Il est facile de parler, mais plus difficile de pêcher.
Venez dans une semaine.

Sept jours passèrent. Le seigneur apporta tout ce que lui avaient demandé les pêcheurs. En échange, il reçut ce qu'il lui fallait.

La cuisinière du seigneur était expérimentée. Le poisson dans le poêle exhalait une telle odeur qu'elle en eut l'eau à la bouche.

Il aurait été ridicule de ne pas le goûter. Et puis quelle cuisinière prépare les mets sans en apprécier la saveur ? Elle en prit donc un petit morceau et le mangea. Puis elle porta le reste à sa maîtresse.

Les mois passaient. La cuisinière mit au monde un fils et, quelques jours plus tard, la femme du seigneur enfanta également un garçon.

Quand le fils du seigneur grandit, on l'envoya à l'école, alors que celui de la cuisinière faisait paître les oies dans les prés. On ne le laissait même pas entrer dans la pièce où jouait le fils du seigneur.

Ainsi passèrent de nombreuses années. Le fils de la cuisinière était devenu beau comme le soleil. Sa mère ne se lassait pas de le regarder.

Un jour, il arriva que le soleil n'apparut pas dans le ciel et, le soir, la lune et les étoiles disparurent également. Les gens étaient tristes comme avant la fin du monde. On disait que c'était les diables qui avaient volé le soleil, la lune et les étoiles.

Le tsar fit afficher l'annonce suivante dans tout son royaume : « Celui qui trouvera le soleil, la lune et les étoiles deviendra le mari de ma fille ».

Le fils de la cuisinière dit à sa maman :

— J'irai chez le tsar pour voir sa fille, car je ne sais pas si elle vaut la peine d'entrer en lutte avec les diables.



Le jeune homme
qui a rendu
aux hommes
le soleil, la lune
et les étoiles



Le jeune homme
qui a rendu
aux hommes
le soleil, la lune
et les étoiles

Il arriva dans la capitale. Il se campa devant le trône et dit :

— Je suis prêt à retrouver le soleil, la lune et les étoiles, votre Majesté. Mais faites venir votre fille pour que je la voie.

On amena la tsarivna. Le jeune homme alluma son briquet regarda la tsarivna et dit:

— Eh bien, la jeune fille est belle... Pour elle, je peux aller en enfer...

A minuit, le jeune homme arriva jusqu'à un grand pont au-delà d'une sombre forêt. Il attacha son cheval à un saule, arracha une planche du pont et la jeta dans la rivière. Il s'assit derrière une souche et se mit à attendre.

Soudain se fit entendre un bruit de galop. Quelqu'un s'arrêta près du pont et commença à crier.

— Qui donc a osé toucher à mon pont ? Où est donc ce démolisseur ?

— C'est moi ! dit le jeune homme en sortant de sa cachette.

— Eh bien, nous allons nous mesurer ?

— Eh toi, le diable, ne me menace pas avec ton sabot, mais rends aux hommes le soleil, la lune et les étoiles. Autrement, je vais te faire voir de quel bois je me chauffe !

— Je ne rendrai rien ! Nous allons nous battre !

— A quoi bon faire couler le sang ? continua le jeune homme. Il vaut mieux que tu te transformes en feu et moi, en pluie. Nous verrons bien qui prendra le dessus.

— D'accord ! s'écria le malin.

Soudain s'alluma un immense brasier et commença une averse diluvienne. Le feu crépite et la pluie l'inonde. L'eau ruissèle et le bûcher siffle. Il pleut à torrents, le feu se fait dévorant. Exactement comme en enfer !





Le jeune homme
qui a rendu
aux hommes
le soleil, la lune
et les étoiles

Puis le feu commença à s'éteindre et il se mit à pleuvoir de plus belle, comme si une dizaine de nuages s'étaient percés. Enfin, le bûcher se consuma, la vapeur se dissipa et il ne resta plus qu'un tas de cendres que le jeune homme éparpilla. Il découvrit ainsi le soleil qu'il prit sous le bras. Puis il enfourcha son cheval et partit au galop.

En cours de route, il aperçut une chaumière et voulut savoir qui y vivait. Il regarda par la fenêtre et vit là-bas un groupe de sorcières qui filaient du fer, coulaient de l'étain et lisaient l'avenir avec des fèves.

Le jeune homme se transforma en mouche, entra dans la chaumière et se posa sur le mur. Une sorcière qui tirait les cartes marmonnait :

— Mon jeu de tarots montre qu'un jeune homme a tué mon mari et a pris le soleil. Mais je vais lui abréger la vie ! Je me ferai poirier au milieu d'un champ. Quand il passera et mangera une poire, il s'étranglera.

La mouche sortit de la chaumière et redevint jeune homme. Celui-ci s'empressa d'aller chez le tsar. Il soupa et se coucha en ordonnant :

— Que personne ne me réveille ! Le soleil doit me faire sauter du lit !

Le lendemain matin, quand les gens ouvrirent les yeux, ils furent éblouis par les chauds rayons du soleil. Les oiseaux se mirent à gazouiller.

La nuit suivante, le jeune homme enfourcha de nouveau sa monture et s'en alla jusqu'au pont.

Il attacha son cheval à un saule, arracha une deuxième planche et la jeta dans la rivière. Puis il s'accroupit derrière une souche et se mit à attendre.

Au bout d'un certain temps, se fit entendre un bruit de galop. C'était un autre diable. Il s'approcha du pont, le regarda et glapit :

— Eh, qui donc a encore volé une planche ? Montre-toi !

— Me voilà ! dit le jeune homme en sortant de sa cachette.

— Pourquoi donc nous cherches-tu querelle ?

— Rendez la lune aux hommes !

— Si tu prends le dessus sur moi, je la rendrai.

Le jeune homme réfléchit et répondit :

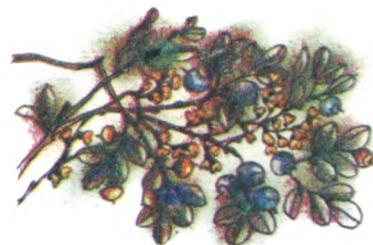
— A quoi bon faire couler le sang ? Transforme-toi en roc et moi, je me ferai poteau. Tu vas rouler sur le flanc de la montagne et te cogner au poteau. Si celui-ci se brise en mille morceaux, tu auras gagné. Dans le cas contraire, rends-nous la lune.

Ils se mirent à l'œuvre. Un gros roc noir se mit à rouler depuis le sommet de la montagne et se heurta au poteau avec une force telle qu'il se pulvérisa en formant un tas de sable. Le jeune homme y fouilla et y trouva la lune. De joie, il éclata de rire. Mais il ne l'emporta pas dans le palais du tsar et la jeta dans le ciel. Partout les gens se réjouirent. Les rossignols se mirent à chanter et les grenouilles recommencèrent à coasser dans les marais.

Le jeune homme enfourcha son cheval pour aller au palais. Près de la chaumière où habitaient les sorcières, il s'arrêta et regarda par la fenêtre. On y filait du fer, on y coulait de l'étain, on y lisait l'avenir avec des fèves et la plus vieille des sorcières tirait les cartes. Le jeune homme se transforma en puce, entra dans la chaumière et sauta sur la tête de cette mégère. Celle-ci marmonnait :

— Cette nuit, un autre diable a été tué. Mais son assassin n'ira pas loin ! Je vais dire au soleil de se déchaîner et moi-même je me ferai fontaine dans la steppe. Dès que le coquin boira de mon eau, il se disloquera en quatre parties.

La puce sortit de la chaumière et redevint jeune



Le jeune homme
qui a rendu
aux hommes
le soleil, la lune
et les étoiles



Le jeune homme
qui a rendu
aux hommes
le soleil, la lune
et les étoiles

homme. Celui-ci enfourcha son cheval et se dirigea vers le palais.

La troisième nuit, il se retrouva près du pont, arracha la dernière planche et la lança dans la rivière.

Le diable ne se fit pas attendre. Il arriva et se mit à vociférer :

— Qui c'est donc qui a le culot de se mêler de mes affaires ?

— C'est moi ! dit le jeune homme en sortant de sa cachette.

— Pourquoi en veux-tu à notre pont ?

— Je veux que les étoiles reviennent dans le ciel.

— Eh non. Tout d'abord, nous allons nous mesurer avec toi !

— Sois raisonnable, fils de Lucifer ! dit le jeune homme. J'ai déjà eu raison de deux de tes compagnons. Et, sans aucun doute, c'est le même sort qui t'attend. Rends les étoiles de ton propre gré.

— Nous allons voir qui de nous deux est le plus fort !

— Eh bien, ligote-moi solidement avec tes cordes les plus résistantes. Tu verras que je vais les rompre comme une toile d'araignée.

Le diable lia le jeune homme avec de grosses cordes avec un zèle tel que même cent démons n'auraient pas pu les délier.

— Si tu ne te libères pas, je te jetterai dans la rivière, menaçait-il.

— D'accord ! Mais retourne-toi.

Le diable se détourna.

Le jeune homme avait dissimulé un petit couteau dans sa main. Il trancha rapidement les cordes, se redressa et dit :

— Ça y est, je suis libre !

Le diable faillit en perdre connaissance, tellement il

prit peur. Il pâlit et se mit à trembler, comme pris de fièvre.

— Et maintenant, ligote-moi, balbutia-t-il.

Le jeune homme garrotta le diable si bien qu'il était même impossible de passer l'auriculaire sous les cordes. Il se retourna et dit :

— Libère-toi !

Le diable rassembla toutes ses forces et ce fut tout juste si ses yeux ne sortirent pas de leurs orbites. Il souffla, il se jeta sur le sol, il se frotta aux rochers, il se démena comme un chien enragé. Mais rien n'y faisait.

— Tu as encore mangé trop peu de soupe pour pouvoir te libérer, le raillait le jeune homme. Rends les étoiles si tu ne veux pas aller fumer les mauves par la racine !

— Tu peux les prendre, accepta le diable.

— Où sont-elles ?

— Sous la selle de mon cheval.

Le jeune homme prit les étoiles et se mit à les compter. Il les jeta longtemps d'un tas sur un autre. Combien y en avait-il, je ne peux pas vous le dire, mais le jeune homme trouva qu'il en manquait une.

— Où est-elle ? demanda-t-il au diable d'un ton menaçant.

— Toutes les étoiles sont ici.

— Tu mens, il en manque une ! Si tu ne me dis pas où elle se trouve, je te jette en pâture aux écrevisses !

Le diable comprit qu'il se trouvait en mauvaise posture, car le jeune homme était au courant de tout. Il décida donc d'avouer :

— J'ai fait cadeau d'une des étoiles à ma sorcière bien-aimée.

Le jeune homme ne réfléchit pas longtemps. Il jeta le diable ligoté sur l'encolure du cheval, enfourcha celui-ci et fonça à bride abattue vers la chaumière de la sorcière.



Le jeune homme
qui a rendu
aux hommes
le soleil, la lune
et les étoiles



Le jeune homme
qui a rendu
aux hommes
le soleil, la lune
et les étoiles

Il s'arrêta devant la fenêtre et écouta la vieille chipie qui était en train de tirer les cartes :

— Malédiction ! Mon cher petit diable a disparu ! C'est sans doute de nouveau ce jeune homme qui a fait des siennes !

— Je suis ici ! cria le diable.

— Oh, mon cher Antipko, entre donc dans la maison !

— Je ne peux pas, ma chère, car je suis ligoté. Rends à ce jouvenceau l'étoile dont je t'ai fait cadeau et demande-lui de me libérer.

Le jeune homme entra dans la chaumière. La sorcière lui donna l'étoile.

— Libère mon chéri, demanda la sorcière.

— J'ai encore besoin de lui.

Pendant toute la nuit, le jeune homme lança les étoiles dans le ciel. Il voulait que chacune d'elles retrouvât sa place. Quand il en eut terminé avec ce travail, le soleil s'était déjà levé. Il jeta le diable dans la musette à avoine de son cheval et se dirigea vers le palais.

Les gens le remercièrent pour le soleil, la lune et les étoiles. Seuls les cabaretiers, les ministres du tsar et les voleurs étaient mécontents, car il est plus facile de tromper les gens et de les dévaliser dans l'obscurité.

Le jeune homme délia alors le diable et lui dit :

— Eh bien, Antipko, tu dois rassembler tous les cabaretiers, les ministres et les voleurs, les enduire de poix, les faire rouler dans des plumes et les mener pendant trois jours et pendant trois nuits par toutes les foires du pays.

Le diable sortit en trombe de la musette pour remplir cet ordre.

Le jeune homme entra dans le palais. Il s'arrêta devant le trône et dit :

— Votre Majesté, j'ai accompli ma promesse. Le soleil,

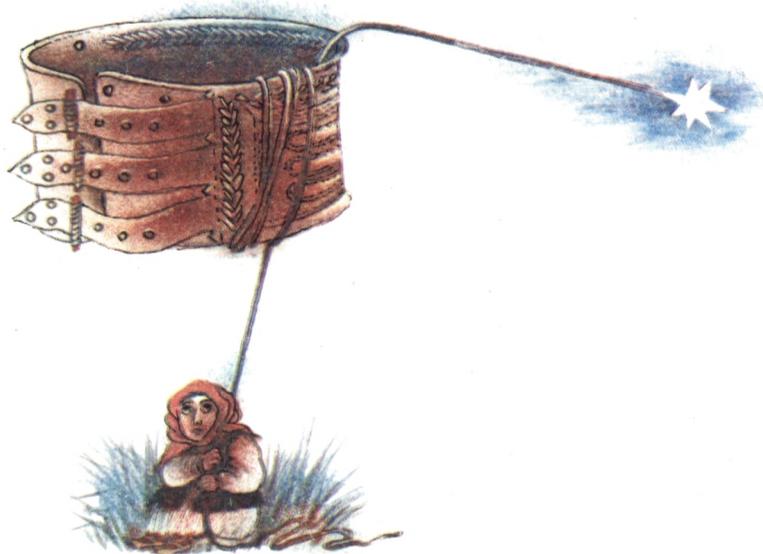
la lune et les étoiles sont à leur place. Maintenant, je vais aller chercher maman afin qu'elle regarde la tsarivna et me dise si elle lui convient en qualité de belle-fille...

— Eh bien, vas-y, répondit le tsar.

Le jeune homme se dépêcha à Kolomyïa sous un soleil ardent. Il vit un poirier avec des fruits mûrs, il ne s'en approcha même pas. Il avait une soif dévorante, mais, quand il aperçut une fontaine avec de l'eau limpide comme du cristal, il passa à côté sans s'arrêter.

Il prit sa maman et revint au palais. La tsarivna plut à la vieille femme.

Il y eut une noce telle qu'on n'en avait encore jamais vue. Je vous l'assure !





**La jeune
fille-tige
de roseau**

Dans un village habitait Ivanko-l'orphelin. Après la mort de ses parents, il lui était resté une chaumière et un lopin de terre.

Dans ce même village vivait le seigneur Ferme-la. Les gens l'évitaient comme la peste car personne ne voulait avoir affaire à lui. Une fois, le seigneur s'arrêta près de la chaumière d'Ivanko et s'écria :

— Qui es-tu ?

— Je suis Ivanko.

— Et pourquoi as-tu besoin de cette chaumière et de ce jardin ?

— J'habite ici et ce lopin de terre me fournit des légumes. Cela doit être clair même à un pauvre d'esprit.

Le seigneur réfléchit et dit :

— Viens chez moi en tant que cocher, car je te confisque ce jardin. Je vais y installer mon rucher.

— Vous n'avez donc pas assez de terres ? C'est un péché que d'agir de la sorte !

— A tout péché miséricorde. Si tu ne veux pas devenir mon cocher, je te chasse du village.

Ivanko prépara des galettes de pommes de terre, jeta quelques pommes dans sa musette et s'en alla. Sur la rive du Prout, il vit une cigogne. Il s'approcha d'elle, mais l'oiseau ne s'enfuit pas. L'orphelin le prit dans les mains et vit que son aile était blessée. La cigogne demanda :

— Aide-moi, jeune homme. Cela fait déjà cinq jours que je me trouve ici, ma blessure me fait souffrir et j'ai faim.

Ivanko lava la plaie, déchira un morceau de sa chemise et pansa l'aile. Puis il attrapa des poissons dans le Prout et fit manger la cigogne. Il voulut lui construire un abri mais, quand il s'approcha du bord de la rivière, il entendit :

— Ne m'arrache pas, jeune homme, car celui que j'attends peut venir.

— Mais qui es-tu ?

— La jeune fille-tige de roseau.

— Et qui donc attends-tu ?

— Mon libérateur.

— Montre-toi donc.

La voix répondit :

— Je me suis déjà montrée deux fois... Et en résultat ? Ils sont partis pour ne plus jamais revenir... Je ne peux plus me montrer qu'une seule fois, la dernière.

— C'est donc à moi que tu te montreras pour la dernière fois. Je t'assure que je ne te tromperai pas.

— Bon, regarde le sommet de la tige de roseau.

Soudain, Ivanko, vit devant lui une charmante jeune fille. Elle était belle comme la première fleur du printemps, mais très triste.

— Pourquoi es-tu si affligée ?

— Une méchante sorcière m'a ravie à mon père. Elle voulait que je devienne l'épouse de son fils, un géant. J'ai refusé, je me suis échappée et je me suis cachée dans cette



La jeune fille-tige de roseau



La jeune fille-
tige de roseau

roselière. La sorcière m'y a trouvée et m'a transformée en roseau. Pour me libérer, il faut dérober mon anneau et le poser sur le sommet de la tige...

Et la jeune fille disparut. Elle avait beaucoup plu au jeune homme qui décida de l'aider. Il se tourna vers la cigogne et lui dit :

- Il va falloir nous séparer.
- Où vas-tu aller ? demanda l'oiseau.
- Je vais chercher ce dont je ne dois pas parler.
- Alors, bonne chance !

Ivanko allait par les champs et par les bois. Il aperçut enfin une chaumière. Il y entra. Dans le vestibule, trois chats étaient attachés à trois poteaux. Ivanko flatta les matous et donna un morceau de poisson à chacun d'eux.

— Ron-ron-ron, faisaient les chats.

Depuis la maison se fit entendre une voix :

- Qui c'est donc qui vous fait des misères ?
- Personne. Il y a ici un jeune homme qui nous a donné à manger.
- Eh bien, qu'il entre dans la maison !

Tout d'abord, Ivanko ne vit rien dans la pièce, car il y faisait sombre. Il alluma son briquet et éclaira la chambre. Sur la couche du poêle de briques était allongée une très vieille femme.

— Comme c'est bien, jeune homme que tu sois entré dans ma chaumière. J'ai terriblement mal au côté et il n'y a personne pour amener de l'eau.

— Je vais y aller tout de suite, grand-mère !...

— Tu ne pourras pas apporter l'eau toi-même car tu t'égareras. Détache un des chats, il va t'éclairer le chemin avec ses yeux.

Ivanko sortit dans le corridor et demanda :

— Qui de vous va me montrer le chemin pour aller prendre de l'eau?

— Chacun de nous le fera une seule fois, répondit le plus gros des chats.

Le jeune homme partit avec un des matous. En cours de route, il s'intéressa :

— Dis-moi, mon petit chat, pourquoi êtes-vous attachés à des poteaux ?

— Je ne peux pas te le dire. La vieille me chasserait. Pose cette question à quelqu'un d'autre.

Ivanko fit de la soupe de gruau et donna à manger à la vieille et aux chats. Il passa la nuit dans la chaumière et voulut aller plus loin. Mais la maîtresse de la maison ne le laissa pas partir.

— Reste encore un peu ici jusqu'à ce que je n'aie plus mal aux reins.

Le lendemain, Ivanko alla chercher de l'eau avec le deuxième des matous.

— Dis-moi, petit chat, pourquoi donc êtes-vous attachés ?

— Je ne peux pas te le dire. J'ai peur de la vieille...

Le troisième jour, Ivanko alla chercher de l'eau avec le troisième des matous. Après l'avoir fait boire, il le flat-ta et lui donna un morceau de poisson.

— Petit chat, dis-moi pourquoi donc êtes-vous attachés ?

— Je crains de te dire la vérité, mais écoute. Cette vieille est la patronne des puissances infernales. Certaines nuits, tous les démons se rassemblent ici pour y débattre des moyens de faire le plus de mal possible aux gens. Aujourd'hui ils doivent justement se réunir. Et, pour que tu n'entendes rien, la vieille va te boucher les oreilles avec de la cire. Je t'ai tout raconté.



La jeune fille-tige de roseau



La jeune fille-
tige de roseau

— Dis-moi, encore, petit chat, ils n'ont jamais parlé d'une jeune fille qui est devenue roseau ?

— Mais si. La vieille a même dit que deux jeunes gens avaient déjà voulu dérober l'anneau. Elle les a transformés en pierres qui se trouvent devant la chaumière. Quand le soleil se met à briller après l'hiver, la vieille s'assied là-bas pour chauffer ses vieux os.

— Et qu'est-ce qu'il faut faire pour remettre ces jeunes gens en vie ?

— Il faut asperger les pierres avec de l'eau prise dans l'étang duquel personne n'a encore bu.

Ivanko prépara le souper, fit manger la vieille et les chats et s'en alla dormir. La vieille lui dit :

— Ivanko, cette nuit, il doit y avoir un violent orage. Je vais te boucher les oreilles avec de la cire fraîche afin que tu ne deviennes pas sourd.

A minuit, toutes sortes de sorcières, de loups-garous et de diables se mirent à se rassembler dans la chaumière. Ils étaient en si grand nombre qu'il n'y avait pas où s'asseoir et où se tenir debout. Ivanko retira la cire de l'une de ses oreilles et entendit :

— J'ai eu vent de ce qu'un troisième jeune homme veut libérer la jeune fille que j'ai transformée en roseau. Mais je vais lui montrer de quel bois je me chauffe ! J'ai caché la bague dans la Montagne de fer.

Le matin, la sorcière réveilla le jeune homme et lui demanda :

— Tu as entendu quelque chose cette nuit, Ivanko ?

— Absolument rien, grand-mère. J'ai dormi comme une souche.

Le gars commença à se préparer au départ.

— Je m'en vais avec toi, dit le troisième des chats. Nous allons tromper la vieille. Attrape un autre matou et





La jeune fille-
tige de roseau

attache-le à ma place. La sorcière est vieille et sa vue est faible. Elle ne s'apercevra pas de sitôt du remplacement.

Ivanko s'acquitta de cette tâche avec succès.

Qui sait s'ils marchèrent longtemps ou non, mais ils arrivèrent sur un champ privé de toute végétation. Soudain se fit entendre un ronflement menaçant. Le chat dit :

— C'est la sorcière qui s'est déjà lancée à notre poursuite. Elle s'est sans doute aperçue de ma disparition. Mais je suis plus rusé qu'elle...

Il creusa un trou et dit :

— Mets-toi là-dedans !

Ivanko se cacha avec le matou.

La sorcière passa au-dessus d'eux et disparut à l'horizon.

Ivanko et le chat sortirent de leur cachette et s'en allèrent plus loin. Ils marchèrent un jour, deux jours, trois jours et ils arrivèrent devant une grotte. Le chat dit :

— Ici habite un devin qui en veut beaucoup à la sorcière. Entre chez lui et moi, pendant ce temps-là, je vais attraper des souris.

Le devin était très vieux et faible comme une mouche en automne. Il était allongé sur sa couche et c'était à peine s'il respirait. Après avoir vu Ivanko, il lui dit :

— Quelle chance que tu sois venu, jeune homme. Apporte-moi de l'eau, je ne peux plus me lever.

Ivanko donna à boire au malade, prépara le souper et fit manger le vieillard. Le devin raconta :

— Dans ma jeunesse, toutes les sorcières me respectaient. Mais quand je suis devenu un vieillard, elles ont brûlé tous mes livres et elles m'ont jeté dans cette grotte. La mort m'y attend. Jeune homme, je vais te révéler le plus grand des secrets. Tu veux trouver la Montagne de fer ? Eh bien, écoute attentivement. Près de la grotte, au sud,

sont enfouies des pantoufles magiques. Déterre-les et prends-les. Quand tu arriveras au bord de la mer, jette-les dans l'eau : elles se transformeront en barque et t'amèneront jusqu'à la Montagne de fer. Là-bas, il y a un lac duquel personne n'a encore jamais bu...

Le devin ne put rien dire de plus. Il ferma les yeux et rendit l'âme.

Ivanko ensevelit le vieillard comme il se doit. Puis il déterra les pantoufles magiques et se remit en route avec le chat. Qui sait s'ils marchèrent longtemps ou non, mais ils arrivèrent à la mer bleue.

Ivanko jeta les pantoufles dans les flots et devant lui apparut une barque. Ils y prirent place avec le chat et se mirent à naviguer. En un jour, ils arrivèrent sur une île. Quand ils mirent pied sur la rive, la barque se retransforma en pantoufles.

Dans l'île, il y avait une forêt très épaisse. Des arbres gigantesques atteignaient le ciel.

Le chat grimpa au sommet du plus haut des pins et se mit à regarder de tous les côtés. Il cria :

— Ivanko ! La Montagne de fer est tout près d'ici !

Ils allèrent dans la direction indiquée par le matou. Devant la montagne, ils montèrent sur des souches pour déterminer de quel côté il serait le plus facile de l'escalader. Ils se taisaient, la montagne aussi. Soudain, celle-ci craqua et s'ouvrit. Il en sortit douze jeunes filles avec des paniers à la main.

— Bonjour, les demoiselles ! les salua Ivanko. Où allez-vous ?

— Cueillir des fraises. Mais qui es-tu ?

— Je suis venu vous rendre visite.

— Nous ne recevons personne, cela nous est interdit.



La jeune fille-tige de roseau



La jeune fille-
tige de roseau

Si notre maître, le géant, te voit, tu ne pourras plus rendre visite à personne !

— Mais vous, qui êtes-vous donc ?

— Nous sommes ses prisonnières.

— Et le géant ne craint pas de vous laisser sortir seules pour cueillir des fraises ?

— Il n'a pas peur, car il est impossible de s'échapper de cette île. Il n'y a qu'une barque qui peut flotter sur cette mer.

— Et où est-elle donc ?

— Chez un devin qui finit ses jours dans une grotte. Aucune force maline n'est capable de rattraper cette barque.

Ivanko cueillit des fraises avec les jeunes filles et leur raconta comme il faisait bon vivre en liberté, loin de cette épaisse forêt sauvage.

Puis il demanda :

— Savez-vous où le géant cache la bague ?

— Dans un coffret en or dont la clé se trouve dans son oreille gauche. Mais, si tu prends la bague, tu la paieras de ta vie. Le géant se réveillera et te tuera tout aussitôt. Il est plus fort que cette montagne.

— Et qu'est-ce que je dois faire pour prendre la bague ?

— Il faut tout d'abord retirer la clé de l'oreille gauche, puis brûler le livre de la vie du géant qui se trouve sur la table.

Les jeunes filles avaient cueilli de pleins paniers de fraises. Quand elles revinrent devant la montagne, la porte de fer s'ouvrit, le jeune homme se dissimula parmi elles et entra dans le palais.

Le géant dormait dans une immense salle. Il ronflait si fort que la montagne en tremblait.

Ivanko s'approcha de lui sans bruit. Il retira la clé d'or de l'oreille gauche, battit son briquet, souffla sur l'amadou et alluma sur la table le livre de la vie du géant.

Noire comme la nuit, de la fumée s'éleva dans la grande salle. Le géant se mit tout d'abord à se tordre, puis il commença à disparaître. Ses pieds, son corps, ses bras, son cou se volatilisèrent. Une petite partie du livre ne brûla pas, tomba sur le plancher et s'éteignit. Dans le lit, il ne resta plus que les yeux du géant qui s'ouvrirent et se mirent à regarder dans la salle. Ivanko sortit du coin sombre où il s'était caché, s'approcha du coffret d'or, l'ouvrit et prit la bague. Les yeux du géant ne cessaient de l'observer, mais Ivanko n'avait peur de rien. Il entrebâilla la porte et appela :

— Eh, les jeunes filles ! Apportez-moi un pot afin que je puisse prendre de l'eau de l'étang duquel personne n'a encore jamais bu.

— Prends celui-là, lui dirent les jeunes filles.

Le chat le mena jusqu'à l'étang. Ivanko y prit de l'eau.

Puis le matou lui dit :

— Il faut s'en aller d'ici le plus vite possible, avant que la sorcière n'ait appris la mort de son fils. Elle peut nous causer beaucoup de désagréments.

Ils arrivèrent devant la terrible porte de fer.

— Ivanko, frappe trois fois avec la clé d'or.

Ivanko obéit. La porte s'ouvrit. Le jeune homme, le chat et les jeunes filles coururent vers la mer. A leur suite roulaient les yeux du géant.

Ivanko lança les pantoufles magiques dans l'eau. Une barque apparut. Tous y prirent place et quittèrent la rive. Le jeune homme regarda derrière lui. Il vit sur la rive les yeux luisants du géant. Il en coulait des larmes grosses comme des pommes et qui roulaient dans la mer.



La jeune fille-
tige de roseau

Quand la compagnie arriva sur la rive opposée, les jeunes filles se mirent à gambader sur un champ vert. Le jeune homme cacha les pantoufles dans son giron et dit :

— Eh bien, gentilles demoiselles, allez à la maison, car nous avons encore des affaires à terminer, le chat et moi.

Les jeunes filles remercièrent leur sauveteur et s'en allèrent chacune de leur côté.

Ivanko se dirigea vers la chaumière de la sorcière. Il versa sur les deux pierres de l'eau de l'étang duquel personne n'avait bu. Les deux jeunes hommes se réveillèrent immédiatement.

— Nous avons sans doute dormi très longtemps, dirent-ils.

— Oh, vous auriez sommeillé tant qu'existeront le soleil et le monde si je ne vous avais pas réveillés avec l'eau de ce pot. Allez à la maison, jeunes gens. Je vous assure que la sorcière est maintenant hors d'état de nuire.

Les jeunes gens partirent. Ivanko, accompagné par le chat, se rendit à la roselière sur la berge de la rivière. Il sortit la bague de sa poche et la posa sur le sommet du roseau.

La tige se mit à osciller et, à sa place, apparut une jeune fille, belle comme la première fleur printanière.

Ivanko lui dit :

— Je ne peux plus vivre un seul jour sans toi. Sois mon épouse.

La jeune fille, après avoir donné sa bague d'or au jeune homme, l'emmena chez ses parents. C'étaient de bons paysans qui n'avaient même plus de larmes pour pleurer leur fille unique.

Il y eut une noce magnifique. Le chat passa toute sa vie avec les époux. Il filait un fil d'or et racontait des contes.

TABLE DES MATIERES

TROIS GRAINS EN CADEAU	3
LE FRÈRE-CHAMPIGNON ET LES SŒURS-FRAMBOISES	10
LA ROSE BLANCHE	21
TROMPE-LA-MORT	28
POUR COMPENSER TROIS GALETTES	35
LA FILLE DE LUCIFER	40
LE MIRACLE DE LA MONTAGNE CAILLOUTEUSE	49
LA CLÔTURE DE DIAMANTS	57
LE JEUNE HOMME QUI A RENDU AUX HOMMES LE SOLEIL, LA LUNE ET LES ÉTOILES	70
LA JEUNE FILLE-TIGE DE ROSEAU	80



Литературно-художественное издание

ЧУДО КАМЕННОЙ ГОРЫ

Украинские
народные сказки

Перевод с украинского
И. Т. Бабича

Художник
Н. С. Пономаренко

Киев,
издательство художественной
литературы
«Дніпро»

На французском языке

Редактор *К. Ю. Квітницька-Рижова*
Художній редактор *О. Д. Назаренко*
Технічний редактор *І. М. Драгончук*
Коректор *О. Я. Малкіна*

ИБ № 4267

Здано до складання 16.09.87.

Підписано до друку 10.02.88.

Формат 70 × 90¹/₁₂. Папір офсетний № 1.

Гарнітура таймс. Друк офсетний.

Умовн. друк. арк. 8,97.

Умовн. фарбовідб. 37,44.

Обл.-вид. арк. 5,958.

Тираж 8400 пр.

Зам. 7—358.

Ціна 1 крб. 60 к.

Видавництво художньої літератури «Дніпро».
252601, Київ-МСП, вул. Володимирська, 42.

Київська книжкова фабрика «Жовтень».
252053, Київ-МСП, вул. Артема, 25.

Діапозитиви тексту виготовлені
на Головному підприємстві
РВО «Поліграфкнига».



